

Éditorial

Vous trouverez dans la présente édition et comme à l'habitude quelques comptes rendus et commentaires de livres et revues. Nous reprenons entre autres l'analyse et la mise en perspective de livres anciens du fonds Nahmias avec un article de Gérard Nahon qui en étudie deux que nous avons réunis, proches par leur esprit.

Mais les revues et livres contemporains figurent aussi, avec un dossier sur Livourne, un sur la Sicile, un sur la Grèce, la suite des informations sur les Juifs de Roumanie, et d'autres sujets qui vous promèneront dans toute l'Europe.

Vous reconnaîtrez aussi les rubriques familières : *Muestra Lingua*, Gastronomie et Musique.

Le dossier précédemment ouvert sur l'attitude des pouvoirs publics espagnols durant la Shoah trouve encore des échos sous forme de deux lettres intéressantes de lecteurs dont nous publions des passages. De même une lettre nous apporte d'utiles nouvelles de Macédoine.

L'ouverture, en un laps de huit ou dix mois, de trois musées juifs en Europe fait l'objet d'un reportage et nous conforte dans l'opinion exprimée précédemment (LS 28, Éditorial) :

"Il aura fallu entre un demi et trois quarts de siècle pour que les choses se décantent..." □

La Rédaction

SOMMAIRE

N° 29

Éditorial

I

Livres et Études

Livres anciens, Mantoue, Livourne	1-3
Pise - Livourne	4-5
Grèce	6-8
Roumanie, Maroc	8-9
Thèses diverses	10-11

Revues

Sicile et autres	12-14
------------------	-------

Reportage : les musées

15

Itinéraires exemplaires

16

Musique

17

Muestra lingua

18

Gastronomie

19

Actualités

20

Livres & Études

DE MAZAL BEDULA¹ À BIQR HOLIM²

DOTER LES JEUNES FILLES ET VISITER LES MALADES À MANTOUE ET À LIVOURNE (1685 & 1743)

Livrées à leurs seules forces face à la détresse sociale, à la maladie et à la mort, les membres des anciennes communautés juives se réunissaient en confréries pour réaliser une visée caritative déterminée. Ont-ils voulu pérenniser leurs noms, leurs actions, leurs mérites ? Songèrent-ils exercer au sein d'une confrérie une autorité que leur refusaient alors les municipalités ? Ne pensaient-ils qu'à parfaire un outil social pour un secours plus efficace des déshérités ? Toujours est-

il que, non contents d'édicter des règlements précis et rigoureux, ils les firent imprimer par les meilleurs typographes dans leur langue propre, l'hébreu et l'italien juxtaposés pour les Mantouans du XVII^e siècle, le portugais seul mais parsemé de locutions et de citations hébraïques pour les Livournais du XVIII^e siècle.

Nous avons ici, dans le fonds Nahmias, deux livrets de même format, le petit in-4°. Celui de Mantoue est pourvu d'une pagination conforme

¹ En hébreu et italien
1685
Stamparia Bragadina
à Venise.

²
En portugais avec
nombreuses citations
hébraïques,
1743
Raphael Meldola
à Livourne.

¹ Le titre choisi par cette confrérie procède d'un jeu de mots : *Mazal Betula* est littéralement le signe de la Vierge dans le zodiaque. Ici, il s'agit de la chance de la vierge.

à l'ordre hébraïque et d'un frontispice en hébreu à l'exception des lieu, date et édition. Celui de Livourne s'ouvre à la manière des livres habituels sur un frontispice portugais comprenant deux mots hébreux *biquir holim*, visite des malades. Tous deux sont munis d'une permission accordée par les autorités locales : *Con Licenza de Superiori* pour l'un, *Con Licencia dos Superiores* pour l'autre. Celui de Mantoue fut en outre visé le 20 juin 1685 par l'Inquisition de Venise. Les éditeurs du premier sont Obadyah Maron, Joseph Finzi et Joseph Romanelli à Venise, dans l'illustre imprimerie des Bragadini en 1685. Ceux du second sont dressés par David Nuñes, chancelier et les députés réformateurs de la Nation juive de Livourne : Adam Bondi, Eliaquim Anversa, Eliau de Mosse de Pas, Abraham d'Emanuel Nunes, Mordohay de Raffael Baruk, Samuel Haim de Biniamin Lopes, David de Isaque Malah, Israel Errera, Abraham de Isaque Servi. Ils sont imprimés dans la ville même par Abraham, fils de Raphaël Meldola, lequel fut rabbin à Bayonne entre 1729 et 1741 avant de s'installer à Livourne. Selon la coutume portugaise, ces statuts sont précédés par deux dédicaces : la première à la pieuse frairie elle-même, la deuxième "aux très illustres messieurs les *Parnassim* et gouvernants de cette Sainte Communauté" : Iosef Gabay Villa Real, Président, Isaque de Moseh Attias, Sabadai Lévi, Salamon de Moseh Aguib, Raffael de Moseh Ergas.

Si les Mantouans se contentent de formuler sèchement leurs statuts, les Livournais insèrent des préambules sophistiqués qui font de leurs

² Confrère.

³ Maître d'école.

⁴ Sacrifices.

⁵ Offrandes.



⁶ Proverbe 116, page 265 du recueil de Klara Perahya et autres : *Erensy Sefaradi* Gözlem Istanbul en 1994.

règlements – au nombre de quatre-vingt-treize – un véritable *corpus* constitutionnel. A la vérité, il s'agit pour eux d'une fondation neuve dont il convient de préciser les tenants et aboutissants "Au nom du Dieu béni, Amen".

Les objectifs :

Mazal Bedula (prononciation locale de *Betula*), "chance d'une vierge"¹ est une confrérie fondée en 1578, soit depuis plus d'un siècle. Ses *massari* ou syndics, Baruch Parim, Abraham-Haïm Fano et Abraham-Haïm Sullam résolvent de réimprimer ses statuts.

La raison d'être de *Mazal Bedula* est d'allouer une dot – sans dot il n'est pas de mariage possible – d'un montant de cent écus à une jeune fille native de Mantoue, chaste et honorable, tirée au sort et qui se mariera à *Succot*. Informées par une annonce diffusée dans toutes les synagogues, les candidates se présentent. Les *massari* votent l'habilitation de chacune d'entre elles et chaque nom est inscrit sur un bulletin placé dans une urne. Dans une deuxième urne, on glisse des bulletins blancs; un seul porte les mots *Mazal Bedula*. Un enfant tire successivement un bulletin de chacune des deux urnes. La jeune fille dont le nom sort en même temps que le bulletin *Mazal Bedula* gagne la dot.

Biquir Holim se charge d'abord des pauvres malades – ils sont très nombreux – et de la charité. Les œuvres pies obligatoires consistent à visiter les pauvres malades tous les *sabbat*, à *meldar* ou étudier toutes les nuits chez un *haver* endeuillé, à veiller toute la nuit un *haver*² souffrant requérant des soins, à lever chaque semaine les troncs répartis chez les particuliers, à collecter chaque année les vêtements que des dames dévotes confectionnent pour les pauvres. Un *haver* qui manque à ses devoirs doit déléguer une personne pour s'en acquitter à sa place.

Ses quatre trésoriers ont la charge des comptes en général et des ventes du *qaddish* en particulier. Avec deux membres et le médecin de la confrérie ils visitent les malades, même en semaine. Avec le *ruby*³ ils distribuent le dimanche et le vendredi une livre de viande (ou une poule), un pain et deux œufs par malade. Ils désignent les collecteurs d'aumônes et les frappent d'amende en cas de refus. Pour les défunts, ils organisent chaque nuit une lecture des traités *Zevahim*⁴ et *Menahot*⁵ de la *Mishna*. Un confrère célèbre-t-il une noce ? les trésorier, secrétaire et *ruby* doivent le complimenter. Chacun prend part à la veillée organisée dans une *yeshiva* ou académie pour l'anniversaire de la fondation de la *hebra* la néoménie du mois d'Iyyar. On y lit notre Sainte Loi, on récite une *hashkaba* ou prière pour le repos de l'âme des membres disparus. On verse aux deux trésoriers sa quote part des dépenses *ad hoc*.

*No ay ombre sin solombra*⁶

Les hommes de la Confrérie

Les statuts de *Mazal Bedula* s'ouvrent sur une liste des cinquante-trois confrères, en hébreu et en italien. A l'exception d'un Cesaro et d'un Michel Tedesco, d'un Abram Provenzale, tous sont des italiens de vieille souche comme des Colorni, Fano ou Finzi. Un vote confie le travail rédactionnel à Salamon Benedetto Fano, à Vidal Norsa dans la demeure duquel on se réunit et à Emanuel Pugliese. Vingt-trois articles votés séparément définissent le mode d'élection et de décision par *ballotazione*, c'est-à-dire par vote.

La confrérie représente une élite de la fortune et des bonnes mœurs. Chacun des *haverim* s'oblige à acquérir au prix de deux livres un exemplaire des statuts et de le conserver sept années durant. Il acquitte en outre une cotisation de cinq livres – monnaie de Mantoue – à la veille des trois fêtes annuelles. Le confrère causant un quelconque préjudice à la confrérie sera exclu pour trois ans, voire à perpétuité s'il ne fait pas pénitence. On exclura de même celui qui n'aura pas versé à trois reprises successives les cinq livres réglementaires des veilles de fêtes. Les fonctions d'autorité sont conférées à la majorité des suffrages pour un an du 1er *heshwan* à fin *tishri* de l'année suivante au moment où les *massari* rendront un compte scrupuleux de leur gestion.

L'affiliation confère certains privilèges. Par exemple s'il arrive que l'un des membres de *Mazal Bedula* ayant une ancienneté de sept ans se trouvât ruiné et gêné pour marier sa fille ou sa sœur, on peut exceptionnellement lui attribuer les cent écus sans vote, un tirage au sort départageant le cas échéant plusieurs demandeurs; ceci sous la condition que la jeune fille se marie conformément à la loi juive. Lors du décès d'un confrère, son héritier direct peut occuper son siège.

Biqur Holim comprend cent quatre-vingt quatre membres : une liste numérotée enregistre leurs noms à la fin des statuts. Ce sont majoritairement des Portugais comme les Marques, Mirande, Montefiore, Henriques, Perera mais on y trouve aussi des Italiens comme Fiorentino, Finze, Moravia ou Sforno. *Biqur Holim* admet toute personne honorable désireuse de la rejoindre, qui acquitte un droit d'entrée de huit réaux ou plus en tant que bienfaiteur ou de *haver*. L'admission d'un *haver* est soumise à un vote, seul un bienfaiteur peut être co-opté par le secrétaire, quatre trésoriers et un député.

Chacun doit verser au trésorier sa contribution hebdomadaire au luminaire sous peine d'exclusion en cas de récidives. Il n'existe en effet qu'une seule synagogue à Livourne, *nossa Santa Esnoga*. Quatre trésoriers se chargent du *tamid* et des soins aux malades, un trésorier procède à la collecte hebdomadaire des tronc, un secrétaire, un dépositaire, un docteur en médecine, un *ruby* ou précepteur et son adjoint, un *samas* ou bedeau, trois députés complètent le bureau. Pour les assemblées, un quorum de vingt-trois membres peut délibérer s'il com-

EM NOME DE DEUS

BENEDITO AMEN

CARTELO DE OBRIGACAO DO ORDENAMENTO

Para a Confraria de S. Francisco de

בְּקִיר הוֹלִים

FUNDADA NESTA CIDADE DE LIVORNE
700 ANOS 1702

Exhibido e apresentado dos say Mestres Senhores
do Governo



EM LITORNE

Nesta cidade por mandado de Abraham de S. Francisco de
CONVICENCIA DOS SUPERIORES

prend les officiers mentionnés. Une assemblée générale convoquée par les vingt-trois se tient au terme de la Pâque : les élections s'y déroulent selon un mode de scrutin complexe et obligatoire sous peine de radiation. Les noms des officiers élus sont proclamés en la synagogue la néoménie de *Iyyar* afin que les pauvres sachent à qui s'adresser.

Le secrétaire enregistre les délibérations sur un registre dit *Vachetta da Hebra de Bikur Holim*, les noms des débiteurs dans un autre dit *Deudores da Hebra de Bikur Holim* ainsi que la comptabilité et vérifie si les membres s'acquittent bien de leurs obligations. Il supervise les dons et les parrainages lors des circoncisions. Il remet ses livres à son successeur. Les statuts énumèrent encore avec un luxe de détails les attributions des confrères lors des circoncisions, celles du *gabay* des tronc, du *ruby*, du dépositaire, des trois députés, de l'adjoint, du *samas*.

Ces livrets statutaires suggèrent la réalité d'une "nation" désireuse d'accomplir les devoirs de charité qui lui incombent, éprise de formalisme et de respectabilité, aux vues rigoureuses. En dépit des fonctions et des pouvoirs qu'elles s'attribuent, ces confréries ne constituaient qu'un élément d'un vaste ensemble administratif, caritatif, social, la "nation" – italienne comme Mantoue, portugaise comme Livourne – qui comptait des dizaines de confréries, chacune armée de ses statuts, de ses indispensables fonctions, de ses président, secrétaires, trésoriers et députés. On pouvait y assouvir sa soif de dignité tout en cumulant les mérites promis à l'observance de la Tora. □

¹ En italien :
Gli ebrei di Pisa secoli IX-XX
Atti del Convegno internazionale
 Pisa,
 3 - 4 Ottobre 1994
 1998 Pacini Editore,
 Ospedaletto (Pise),
 433 pages.

Michele Luzzati et autres

LES JUIFS À PISE

(DU IXÈME AU XXÈME SIÈCLE)¹

Comment une communauté d'une cinquantaine de personnes, même épaulée par des autorités communales et régionales, même bénéficiant d'une structure universitaire exemplaire, a-t-elle pu organiser et mener à bien un congrès de cette qualité, d'une telle richesse, et renouvelant encore les connaissances sur un sujet qu'on croyait parfaitement quadrillé ? Rien ne peut l'expliquer sinon le profond attachement d'une poignée d'universitaires de talent à leur propre mémoire, et l'immense nostalgie dont s'accompagne le sentiment de la fin d'une grande histoire.

Laissons parler Bruno Di Porto : "Il ne nous est pas donné de savoir combien de temps il reste à vivre à une aussi petite communauté, mais au terme de cette contribution à son bilan historique, toujours susceptible d'approfondissements par de plus complètes recherches, j'éprouve le besoin d'exprimer, puisqu'aussi bien j'en fais partie, ma promesse de la faire vivre le plus longtemps et le plus dignement possible." Mais, dès à présent, c'est à chaque ligne que chacun des rapporteurs poursuit l'approfondissement, et la richesse des sources pousse de plus en plus haut les notes dites de "bas-de-page" et, souvent, les fait déborder sur la page suivante.

Ancienneté de la présence juive

Ce Congrès coïncidait avec le quatrième centenaire de la synagogue de la via Palestro. Mais qu'est-ce que quatre siècles pour Pise, diraient Toynbee et Braudel, sinon un clin d'œil de l'histoire ? Pise, c'est l'histoire d'un grand empire maritime jalonnant la mer Méditerranée, avant et comme ses rivales Gênes et Venise. Dès le haut Moyen-Âge elle est tournée vers le monde arabe et utilise donc très tôt les services des Juifs comme intermédiaires et interprètes obligés. Nous sommes dans l'histoire de très longue durée dont l'origine remonte aux *Syrii* du monde romain, désignation qui englobait les marchands juifs.

Michele Luzzati nous montre que des Juifs sont présents déjà - ou encore - dès le milieu du IXème siècle dans la région de Pise-Lucques. Évoquant leur rôle d'intermédiaires avec le monde musulman, il rappelle que des traités ont existé entre Pise et Tunis du XIIème au XIVème siècle. En 1294 un voyage entre Tripoli et Tunis est organisé par le marchand pisan Nino de Guglielmo d'Olivetto avec Machalasio et Leone, *iudei*.

Au XIVème siècle Pise voit arriver des prêteurs juifs romains. Puis des marchands sont autorisés à s'y installer et notamment quelques Provençaux. Des Juifs siciliens commercent avec Pise et la Sardaigne. Mais la conquête de Pise par Florence en 1406 en fait le port d'un ter-

ritoire plus important. En tous cas, dès avant l'expulsion des Juifs d'Espagne en 1492, les Juifs de Pise, souvent d'origine ibérique, avaient maintenu la tradition des échanges à grand rayon, y compris dans le domaine culturel. Les réfugiés devaient trouver un soutien financier auprès des grands banquiers juifs d'origine romaine comme les célèbres Da Pisa.

Il n'est pas d'arbitraire en histoire. La politique d'accueil de Ferdinand Ier de Médicis en 1593 ne fut pas un accident historique heureux, mais l'aboutissement logique d'une tradition d'échanges commerciaux vers l'Afrique et le Levant. Dans cette tradition, sous une forme ou une autre, les Juifs avaient toujours eu leur place. On peut dire que l'ensablement de Pise imposait la construction de Livourne, et que les ambitions commerciales de Ferdinand lui imposaient d'attirer dans les deux villes, comme des auxiliaires providentiels, les marchands levantins et nouveaux-chrétiens portugais.

Théologie et marchands lettrés

Nous connaissons tous les performances d'Alessandro Guetta quand il s'agit de redonner vie aux grands penseurs du judaïsme médiéval et moderne.² Retenons de lui la personnalité de Yechiel Nissim Da Pisa, homme d'affaire et lettré comme Maïmonide dont pourtant il critique les ambitions rationalistes, épousant au contraire le spiritualisme espagnol de Yehudah Ha-Levy. Sur un plan social la recherche de Guetta nous souligne la constance, dans le judaïsme italien et espagnol, de grandes vocations intellectuelles et spirituelles dans le monde des marchands, dans l'ancienne tradition médiévale hispano-judéomusulmane.

De la Renaissance aux Lumières

(XVIème-XVIIIème siècles)

Lucia Fratarella Fischer nous rappelle comment la législation grand-ducale de 1593 fut précédée d'une politique assez constante, sous réserve de quelques réactions, d'accueil de nouveaux-chrétiens et Juifs. En 1575 ce sont des Levantins d'Alep, Sichel Zacur et son fils Mordachai que l'on invite à commercer et à vivre à Pise. Les Portugais nouveaux-chrétiens, dès 1548 venant de Venise ou Ferrare, arrivent à Pise, forts de leur aptitude aux rapports avec les pays d'Afrique du Nord et de leur expérience dans les échanges de prisonniers.³ Marchands mais savants, ils sont recherchés comme professeurs de droit et de médecine, fonctions que leurs descendants, nous le constatons encore, continuent d'assumer. Des Mendès, de la célèbre famille de Doña Nasi, créent une manufacture de soie. La liberté accordée par les Médicis n'est pas sans nuages inquisitoriaux. La présence de la hiérarchie catholique à Pise, ville universitaire, n'est pas sans danger, et cela fait préférer l'établissement à Livourne où cette hiérarchie est absente. Le retour au judaïsme est surveillé et réprimé. Signalons pour son étrangeté et son intérêt cette pratique conseillée par les fonctionnaires toscans eux-mêmes. Le 28 septembre 1645, à des familles portugaises désireuses de revenir au judaïsme on conseille d'éviter de faire

² Alessandro Guetta vient de publier ces jours-ci chez l'Harmattan : "Philosophie et Cabbale. Essai sur la pensée d'Elie Benamozegh" Il s'agit d'un célèbre rabbin de Livourne - 1823-1900 - d'ascendance marocaine. NDLR

³ Le piratage régnait en Méditerranée et les infortunés captifs se retrouvaient esclaves à vendre dans certains ports du Maghreb. Il s'agissait alors de les racheter dans les meilleures conditions, et les Juifs, en ce qui les concernaient, s'y employaient toujours. NDLR

opérer des circoncisions à Pise même et on suggère un voyage à Tunis, prévoyant le retour par le prochain bateau. Ces éclairages sont passionnants pour qui veut cerner les relations à cette époque entre Portugais et Juifs d'Afrique du Nord. Ces derniers étaient des coreligionnaires traditionnels à qui l'on s'adressait pour faciliter le retour à la foi. Mais comment n'auraient-ils pas regardé avec suspicion ces nouveaux venus ? Cette suspicion fut constante au Maroc nous a montré Haïm Zafrani, et tout porte à croire qu'elle fut la même ailleurs.¹

Comment résister aux menaces de l'Inquisition romaine ? L'appui des grands-ducs fut constant, mais il fallait compter sur les pressions économiques opposées par la *Nazione*. Le chantage au départ vers d'autres lieux, tels que Venise, l'Afrique, l'Orient ou Amsterdam, avec tous ses capitaux, a joué. Dans des cas graves, comme le procès du Dr Moron, accusé de s'être fait circoncire à Pise, une évasion romanesque avec draps de lit noués permettait de clore le dossier. Mais, témoignaient les intéressés, le traitement reçu dans les geôles romaines n'était rien comparé aux cruautés de l'Inquisition espagnole ou portugaise. Ce Moron, né à Amsterdam avait passé son doctorat à Montpellier, alors université protestante tolérant la présence d'étudiants nouveaux-chrétiens. Sur un ton très moderne le Dr Moron avait plaidé la liberté de conscience, ayant l'audace d'affirmer que si un Juif pouvait se faire chrétien, un chrétien pouvait bien se faire Juif, et ce en vertu du libre-arbitre que chacun de nous possède.

Liberté surveillée

Adriano Prosperi a le mérite d'un réalisme peut-être dérangeant. Son étude l'amène à constater que l'expulsion des Juifs d'Espagne et leur arrivée en Italie eurent très probablement la conséquence première d'éveiller les réactions hostiles non seulement de la part de la population chrétienne mais aussi et peut-être davantage encore des communautés juives autochtones. La dynamique sociale des rapports entre résidents anciens et nouveaux venus décrite par les sources inquisitoriales à partir de la fin du XVIème siècle n'est pas celle d'une intégration paisible, mais d'hostilité et de conflits.² Par contre à Pise et Livourne ce furent surtout les inimitiés entre nouveaux arrivants qui donnèrent lieu à dénonciations et à procès. L'un des cas les plus frappants fut le conflit opposant un Juif converti sous le nom de Paolo Antinori à son propre père Mosè Guttières Peña, puis à son frère Jacob. Ce dernier, arrêté par l'Inquisition romaine en 1743 ne dut la liberté et la vie qu'à l'intervention du Grand-Duc Jean-Gaston.³

Du Risorgimento au fascisme

Bruno Di Porto montre comment le caractère sépharade des communautés de Pise et de Livourne s'estompa graduellement en un processus d'italianisation culturelle et linguistique accomplissant des pas décisifs entre la deuxième moitié du XVIIIème et le début du XIXème siècle. Néanmoins, observe-t-il, l'espagnol et le portugais avaient continué de marquer l'origine

ibérique du milieu social fortuné et influent. Le rôle de Pise à l'époque du *Risorgimento* fut intellectuellement important en raison de l'existence d'un milieu juif cultivé et bourgeois attirant des étudiants d'autres communautés juives d'Italie, tels le futur ministre Isacco Artom. Les Juifs, en Italie, devinrent Italiens en même temps que les autres. Un grand intellectuel juif, Alessandro d'Ancona, célèbre exégète de Dante, fut maire de la ville en 1906.

Di Porto, par ailleurs rédacteur de la publication *Il Tempo e l'Idea*, dont nous avons salué la parution dans nos colonnes, montre bien la complexité des rapports des Juifs italiens, bourgeoisie éclairée, avec le pouvoir et avec le mouvement libéral. Il dévoile l'attitude de la hiérarchie catholique acceptant mal le rôle important assumé par cette bourgeoisie juive dans l'Italie nouvelle. Le fascisme, utilisant dans ses débuts cette bourgeoisie, ne tardera pas à reprendre l'héritage réactionnaire, poussant jusqu'au bout la logique totalitaire incompréhensible avec l'existence d'une minorité attachée à son identité.

Il faut hélas faire un choix, et il est malheureusement impossible de rendre compte de chacune des interventions magistrales de ce très beau congrès, nouvelle illustration de la richesse des études actuelles sur l'histoire et la culture sépharades. □

Lionel Lévy

Photini Constantopoulou & Thanos Veremis

DOCUMENTS ON THE HISTORY OF THE GREEK JEWS⁴

Le but de cet ouvrage est de jeter quelque lumière sur certains aspects de l'histoire récente de la communauté juive de Grèce, selon ce qu'affirme Theodoros Pangalos, Ministre des Affaires Étrangères, dans une préface qui constitue un survol optimiste de 2000 ans de vie juive, survol dont la brièveté explique sans doute que l'auteur n'ait voulu retenir de cette histoire que les meilleurs moments. Le Prof. Steven Bowman, avec sa vision plus objective d'observateur étranger, dans la seconde préface, redonne aux faits une dimension plus humaine, et en saluant l'initiative tout à fait louable du Ministère des Affaires Étrangères souhaite que la parution de cet ouvrage, qui met à la disposition des chercheurs des documents rares - traduits en anglais ou publiés dans l'original anglais ou français - incite d'autres instances officielles helléniques à en faire autant.

La période couverte par la publication s'étend de 1917 à 1957. Les documents qui abordent des sujets aussi nombreux que variés sont classés par ordre chronologique et répartis en deux sections : "Avant la Seconde Guerre Mondiale", "Pendant et après la Seconde Guerre Mondiale". La première section comporte 88 traductions ou

¹ Il en fut de même à Salonique durant de longues décennies, où une partie du rabbinat exprimait du mépris pour ces familles, ces ancêtres qui avaient "abdiqué", acceptant la conversion au catholicisme !

NDLR

² Prosperi cite R. Bonfil : *Los Judios españoles y portugueses en Italia*, in *Mores y Sefarad. El legado de Sefarad* sous la direction de H. Beinart Jerusalem 1993 II pp 225-246. On voit que les tensions tuniso livournaises à Tunis n'eurent rien d'exceptionnel !

³ Cet incident me frappe d'autant plus que Jacob Guttières Peña est le bisaïeul de mon propre trisaïeul Elia Guttières Pegna, né à Livourne en 1795 et établi à Tunis en 1830. LL.

⁴ En anglais et français, 1998 : *Records from the historical archives of the Ministry of Foreign Affairs*, Kastaniotis Editions 11 odos Zalongou GR 106 78 Athènes fax 384 24 31 472 pages Bibliographie index complet.

⁵ Pages 69 à 246.

⁶ Pages 249 à 398.

originaux,⁵ et la seconde, 71.⁶ Les notes, aide-mémoire, lettres, télégrammes etc. regroupés, sont si variés quant à leur contenu qu'il serait vain de vouloir ici en donner un compte rendu exhaustif, mais il est certain que pour des chercheurs qui s'interrogent continuellement sur le rôle avoué ou dissimulé des acteurs de l'Histoire, l'accès à une telle documentation, même si la sélection dépend forcément de critères propres aux compilateurs¹ est une aubaine et risque de bouleverser le domaine des recherches juives qui, en Grèce depuis quelques années, ne cesse de se développer. A titre d'exemple, si l'on sélectionne les cent premiers documents, on s'aperçoit que les sujets traités vont de l'incendie de Salonique à l'adhésion du gouvernement grec au concept d'un état juif en Palestine, en passant par la question des collèges électoraux séparés pour les Juifs saloniens si chère à Vénizelos, ou par des problèmes plus ponctuels comme les travaux forcés imposés en 1919 par l'armée grecque à la population juive de Drama, ce que le général Paraskévopoulos dément dans un télégramme. La transformation de Salonique en zone franche, l'enseignement privé israélite, l'obligation de respecter le repos dominical etc. ne sont que quelques thèmes que nous relèverons ici mais qui permettront à quiconque s'intéresse à la question du judaïsme grec de comprendre l'importance de cette compilation d'archives.

Quant à la seconde partie, en particulier les documents 89 à 98 qui ont été rédigés pendant l'occupation allemande, il va sans dire que son intérêt est indéniable. Outre les deux lettres de protestation de l'archevêque Damaskinos depuis longtemps publiées, nous trouvons entre autres le rapport d'un étudiant : P. Kontopoulos, très critique vis à vis des chefs de la communauté salonicienne (n° 92) et un rapport sur les persécutions de Salonique (n° 94).

Il ne s'agit là, bien sûr, que d'une infime fraction de ce que nous offre ce gros volume de 472 pages, bien illustré et pourvu d'annexes détaillées qui comprennent une synopsis de l'histoire de la Grèce de 1908 à 1951 reliant les faits communautaires aux événements nationaux, des notes biographiques indispensables, des informations sur les journaux, les associations, les organisations juives, une riche bibliographie et enfin un index exhaustif qui permet de s'orienter sans mal dans l'ensemble de l'ouvrage. Si les lettres de gratitude des autorités juives envers le peuple grec pour son action en faveur des juifs opprimés ne manquent pas, on peut regretter que la période de la dictature Métaxas (1936-1941) ne soit absolument pas représentée.

Certains pourront applaudir les initiatives législatives d'après la guerre pour que les quelques juifs rescapés rentrent en possession de leurs biens, tout en regrettant qu'elles aient été suivies de si peu d'effet, d'autres souhaiteront que leur soient servis autant de documents sur le XIX^e siècle car l'histoire de la communauté grecque deux fois millénaire ne se limite pas à ces quarante années qui sont certes décisives et dramatiques. Mais chacun trouvera sans doute dans la publication qui nous est offerte sujet à réflexion, et, s'il en a la possibilité, consultera les 1500 originaux qui sont main-

tenant mis à la disposition des chercheurs. □

Bernard Pierron

Le 8 novembre 1996, la "Société d'Etudes du Judaïsme Grec" organisait à Thessaloniki son troisième symposium d'Histoire. Les Actes viennent d'en être publiés, en grec, d'où nous avons retenu l'étude analysée ci-dessous, d'une jeune chercheuse allemande parfaitement hellénophone. On se souvient que Wisliceny - officier SS - et Merten - nommé pour les besoins de la cause Gouverneur de la Macédoine - furent les deux gradés qu'Eichmann délégua à Salonique en février 1943 pour organiser la déportation des juifs de la ville.

Suzanne-Sophie Spilioti

UNE AFFAIRE DE POLITIQUE, ET NON DE JUSTICE

LE PROCÈS MERTEN (1957-1959)
ET LES RAPPORTS GRÉCO-ALLEMANDS

Comment se fait-il que Max Merten, co-responsable d'au moins 40000 morts, ait fini ses jours tranquillement dans sa patrie ? C'est à cette question que nous sommes tous en droit de nous poser que Suzanne Sophie Spilioti répond, dans une intervention très bien documentée, au cours du colloque en référence. A défaut de nous rassurer sur la justice, elle nous éclaire abondamment sur le processus qui sauva l'un des plus sombres tortionnaires de la Seconde Guerre Mondiale.

Merten, né en 1911 à Berlin, chargé durant l'occupation de régler la question de la "solution finale" en Grèce septentrionale fut surnommé "Le roi de Salonique" ou encore "Le maître de la ville" car il possédait pour ainsi dire le droit de vie et de mort sur ses habitants. C'est lui qui organisa la déportation de la population juive vers Auschwitz-Birkenau en se servant à l'occasion lui-même parmi les biens que ses victimes étaient contraintes d'abandonner derrière elles. Notons également qu'au début de la guerre civile grecque opposant les résistants de l'ELAS-EAM (de gauche) à la droite revenue au pouvoir (et épaulée par l'Angleterre puis les Etats-Unis) il aurait soutenu des organisations de droite comme la PAO (Organisation de Libération Panhellénique).

Suivons le parcours de Merten après son départ du lieu de ses méfaits. Il est arrêté par les Américains en Allemagne occupée. En 1946 ces derniers se proposent de le livrer aux autorités grecques sur la base d'une convention de 1943 passée entre les Alliés. Le gouvernement grec refuse. L'envoyé militaire grec à Berlin, consul à Bonn par la suite, général Andréas Ypsilandis proposa aux Américains de libérer Merten en raison de "sa conduite irréprochable" et "des services tout aussi remarquables" qu'il avait offerts à la Grèce sous l'occupation allemande.² C'est que, durant son séjour à Salonique, Merten était entré en contact avec les cercles politiques grecs proches du pouvoir, contacts qui auraient impliqué le Premier Ministre Karamanlis, le Secrétaire d'Etat à la Défense, Thémélis, et le Ministre de

¹ Ph. Constantopoulou, dans le prologue, nous apprend la constitution d'archives spéciales accessibles aux chercheurs sous le nom d'Archives of the History of the Greek Jews comprenant 1500 documents dont sont extraits les 150 publiés dans l'ouvrage.

² Ceci éclaire un peu différemment "l'aide constante apportée par le peuple grec aux Juifs durant l'occupation allemande" qui ressort à chaque page du volume d'archives recensé plus haut...

NDLR

l'Intérieur, Makris. Il va sans dire que les révélations qu'il pouvait faire risquaient d'avoir quelque retentissement sur la vie politique grecque...

Après la guerre, Merten reprit donc une vie normale et tout officielle dans sa patrie. Il travailla au Ministère de la Justice et fit de la politique. Il fonda même avec Gustave Heinemann¹ un parti en 1952. Selon les critères de culpabilité ayant cours en Allemagne à l'époque, Merten n'entrait pas dans la catégorie des "réellement coupables", les seuls qui, sur la demande d'Adenauer, devaient être condamnés.

Quant à la Grèce, elle avait connu une longue période de troubles meurtriers : la guerre, l'occupation puis la guerre civile. Dans les milieux politique libéraux, la tendance était à la "réconciliation"² et, selon la logique gouvernementale, la paix sociale en Grèce dépendait d'une reprise de l'économie mise à mal durant les dix années précédentes, reprise dans laquelle les bonnes relations avec l'Allemagne devaient jouer, même indirectement, un rôle important. En 1952 fut votée la "Loi sur les mesures de réconciliation" qui visait à la réintégration de la gauche dans la vie politique. Elle traitait également de la question des criminels de guerre.

Lors de la reprise des relations diplomatiques entre la Grèce et l'Allemagne, en décembre 1950, les Allemands suggérèrent qu'en réglant au plus vite la question des crimes de guerre et le plus discrètement possible, le développement de ces relations s'en trouverait largement facilité. Mais le bureau grec des crimes de guerre dirigé par le Procureur Général de la Cour de Cassation, Andréas Toussis, avait engagé environ 900 poursuites contre des Allemands ayant sévi en Grèce. Toutefois, la loi sur la réconciliation prévoyait que ces poursuites pouvaient être suspendues si les autorités allemandes s'engageaient à les prendre à leur charge. En 1952 et 1956, la Grèce transmit à l'Allemagne les dossiers criminels qu'elle avait instruits. La R.F.A. ne fit rien, en dépit des rappels à l'ordre de Toussis. Elle prétendit que la Grèce, pour sa part, avait d'elle-même mis un terme à ces poursuites judiciaires en lui livrant les dossiers... Pour protéger les bonnes relations entre les deux pays et surtout pour le bien de son économie, la Grèce n'hésita pas alors à violer sa propre loi de 1952.

En 1955 furent appliqués les Accords de Paris qui rendaient à l'Allemagne son entière souveraineté. Cette dernière espérait, en faisant pression sur le gouvernement Karamanlis, mettre un terme à la question des crimes de guerre grâce à une amnistie générale, solution plus politique que juridique. Mais en Grèce, la gauche ayant redressé la tête, Karamanlis, quoique vainqueur aux élections de 1956, devait maintenant tenir compte de cette opposition parlementaire. En 1956, la Grèce proposa l'indemnisation des victimes de guerre en échange d'une amnistie, solution qui fut rejetée par l'Allemagne, si bien que le juge Toussis menaçait alors de reprendre les poursuites à l'encontre des criminels nazis en Grèce. Justement à cette époque, en avril 1957,

Maximilien Merten était de passage à Athènes où il était venu témoigner au procès d'Arthur Meissner, interprète durant l'occupation.³ Bien sûr, avant de se risquer dans cette opération, il s'était informé auprès du consulat d'Allemagne des conséquences éventuelles que ce témoignage pouvait avoir sur lui. Rassuré, il témoigna et fut arrêté sur place à l'instigation du Procureur Général Toussis. En dépit des protestations de l'Allemagne et de la mauvaise foi de la justice allemande, l'affaire Merten connut une grande publicité. L'acte d'accusation ne fit que s'allonger : extermination des Juifs de Salonique et surtout, accusation qui faisait le plus impression sur le public de l'époque, représailles contre la population civile. Merten demeura environ deux ans enfermé dans la prison Averoff. Mais dans une annexe à un accord économique passé le 13 novembre 1958, par lequel l'Allemagne s'engageait à aider la Grèce, Karamanlis pour sa part acceptait de mettre un terme aux poursuites judiciaires contre les criminels de guerre et de renvoyer Merten en Allemagne, ce qu'il ne put d'ailleurs réaliser. En effet, l'atmosphère politique plutôt explosive en Grèce ne laissait pas au gouvernement Karamanlis une grande marge d'action : les avocats des victimes juives appartenaient à l'opposition, la complaisance de la droite vis à vis des anciens tortionnaires pouvait laisser supposer des relations remontant à la période de l'occupation... Karamanlis en vint à promettre aux Allemands - puisqu'il ne semblait plus guère possible d'éviter le procès - de gracier Merten immédiatement après ce procès et de le renvoyer dans sa patrie.

Le procès de Merten commença le 11 février 1959 à Athènes. Sa défense fut organisée par le Ministère des Affaires Étrangères d'Allemagne. La responsabilité de ses actes envers les Juifs devait être rejetée sur le groupe Hitler-Himmler-Heydrich-Eichmann. Merten n'était plus que l'organe exécutif, sans responsabilités majeures dans le génocide. Le 5 mars 1959 il fut condamné à 25 années d'emprisonnement, et innocenté quant aux représailles à l'encontre des populations civiles. Il fut jugé coupable de l'assassinat de cinq Juifs dont trois enfants, de la terreur qu'il avait instaurée, de la création des ghettos saloniens et de la déportation des Juifs en Pologne, des travaux forcés où tant d'hommes moururent dans des conditions inhumaines, de la destruction du cimetière juif de Salonique. Par cet arrêt, le gouvernement Karamanlis espérait satisfaire l'opinion publique. Mais nous savons que déjà la grâce de Merten était prête à être signée. Il n'y avait plus qu'à attendre le moment propice pour le relâcher sans que cela fasse scandale. En mai 1959 débutèrent des négociations entre l'Allemagne de l'Ouest et la Grèce pour l'indemnisation des dommages de guerre. La Grèce désirait que soient indemnisées aussi bien les victimes civiles des représailles que celles de la haine raciale. Par contre, les Allemands n'envisageaient de dédommagement que pour ces dernières. Or, à la même époque, une délégation de la gauche grecque se rendit en Allemagne de l'Est, Etat non reconnu à l'Ouest.

¹ Ministre de l'Intérieur en 1950 puis Président SPD de la République en 1969.

² Plus récemment, cela ne vous rappelle pas le Chili, le Cambodge, pour ne traiter que de pays lointains ?

NDLR

³ La rumeur publique à l'époque prétendait qu'à l'aide de complices encore dans la place, il venait récupérer une partie des biens qu'il avait volés aux Juifs et qu'il n'avait pas pu emporter précédemment.

¹ Rappelons que Wisliceny eut moins de chance : livré au tribunal de Prague, ville dans laquelle il avait sévi, il fut jugé, condamné à mort le 2 février 1948 et exécuté dans les jours suivants.

NDLR

² Il faut rappeler aux plus jeunes qui n'auraient pas ces informations à l'esprit que le complexe emblématique de la barbarie : Auschwitz-Birkenau était un camp de travail pour le premier, de travail et d'extermination pour le second.

Tandis que les camps dont on parle beaucoup moins - et pour cause puisque les survivants en furent rarissimes - Treblinka et Sobibor n'étaient que de purs lieux d'extermination.

NDLR

³ Le grand-père maternel de Jean Carasso était un Faraggi de Monastir ; nous avons demandé des informations à Zamira, qui les offre ici à la suite.

NDLR

⁴ 1998 Université Paul Valéry Montpellier, 188 pages.

⁵ Il faut souligner la difficulté du travail de Carol Iancu car les fluctuations de cette population juive par suite des déplacements de frontières ont été (et demeurent encore) une source intarissable de conflits et de protestations.

La R.D.A. proposa alors le dédommagement des victimes civiles des représailles. La Grèce ne pouvait accepter sans encourir les foudres de Bonn et compromettre sa position dans l'OTAN, si bien qu'en mars 1960 fut signé un accord entre la Grèce et la RFA. Mais Merten était déjà libéré, grâce au décret législatif intitulé "De l'amendement à la législation sur les crimes de guerre" promulgué le 3 novembre 1959. Merten avait quitté très discrètement l'aéroport d'Athènes le 5 novembre de la même année. En Allemagne, les poursuites judiciaires à son encontre furent classées. Durant son séjour en prison à Athènes, le gouvernement allemand lui avait même versé une indemnité ! Il mourut en 1976. □

Bernard Pierron

Si ce qui s'est passé à Salonique durant la Shoah est bien connu de nos lecteurs - et nous y revenons plusieurs fois dans la présente édition, mais comment oublier cette hécatombe massive ? - nous venons de recevoir de Macédoine un témoignage de première main, rédigé en judéo-espagnol de Skopje, dont nous extrayons divers passages, sans en changer la graphie.

A la Makedonia, la "solucion finala del problema djidy" fuey realizado por los nazistas almanes i bulgaros : 98% - 7148 almas fueron eksterminados de Monastir (Bitola), Skopya i Shtip. De la deportasyon à Treblinka (Polonia) no atorno ninguno, ni un djidy para afirmar lo ke paso.² Ansina se perdyo el pueblo djidy ke, an estes lugares bivyeron mas de dos mil anyos.

Yo me asalvi tomando parte a la resistencia a partir de 1941 kontra los Almanes, Bulgaros i otros fashistas. La famiya miya intera se kimó a Treblinka.

Para aribivir los ke desaparisyeron la guarda l'alkunya Kolonomos [...] Aki bivimos en una komunita muy chika (150 personas) kon unos kuantos djidyos de Monastir (5) ki saven il "djudezmo" ma no lo favlan mas. Los otros son "medyios djidyos" bien asimilados. Fazemos grandes esforsos para sustenir la komunita. A Monastir (Bitola) ay solo un djidy, a Shtip, ni uno. Todas las keilas, skolas, bedahaim stan struidos. El bedahaim de Bitola lo stamos restorando i va ser il uniko monumento ke va ensenyar ki a nesta sivdá bivyeron mas di tres mil djidyos.

En memoria de los muestros keridos, fize un grande esforso para arikojer mas de mil dokumentos de las leyas antisemitas al tyempo de la gera. Estos fueron editados in dos libros kon 1484 fojas, de la parte de l'Akademia de Siensa Makedoniana al 1986 ("The Jews in Macedonia during the Second World War, 1941/1945") [...] A la fin del libro stan editadas las listas de todos los djidyos deportados kon los nombres, adresos, anyos de nasimyento i ofisyos. Las listas stan fechas kon mucho kuydado de la parte de los Almanes. Los libros, muy presto se dispersa-

ron.

La komunita jugoslava de Belgrad, en 1970 edito el libro miyo sobre "Proverbs, songs and tales" in serbo, ingles, hebreo i judeo-espagnol. A parte los rifranes i las konsejas, fize una analisis sobre las diferensias del favlar de Bitola i Skopya.

Por las famyas Faradji, li puedo dar estas informasyones [...] ³

Il va sans dire que si des lecteurs, ayant pris connaissance de ce texte, veulent d'une manière ou d'une autre aider Zamila Kolonomos à entretenir la mémoire locale et le cimetière de Monastir-Bitola, ou lui demander tels ou tels renseignements, nous leur communiquerons son adresse.

Notre spécialiste de la Roumanie, lui même né à Bucarest, a rendu compte dans les numéros précédents des différents livres de Carol Iancu sur le judaïsme dans ce pays. Voici analysé le dernier de la série

Carol Iancu

LA SHOAH EN ROUMANIE ⁴

L'auteur devra nous décrire un jour la somme d'efforts qu'il lui a fallu déployer pour retracer l'histoire de ce qui fut la troisième communauté juive d'Europe avant 1939, réduite maintenant à une dizaine de milliers de vieillards fatigués. Et il faut rappeler que ce n'est que depuis 1988 que se font entendre des voix compétentes sur le calvaire de cette population jadis forte de 800 000 âmes.

Après les archives de Yad Vashem, commencent à filtrer maintenant des renseignements souvent disparates sur le traitement appliqué aux Juifs roumains par la dictature du général (auto-promu maréchal) Ion Antonescu de 1940 à 1944.

En attendant un accès complet à ces documents, c'est aux archives de Vichy conservées au Quai d'Orsay que Carol Iancu a eu l'idée de faire appel. Car la France a entretenu à Bucarest durant la Seconde Guerre Mondiale une ambassade assez dotée de diplomates bien informés et ayant un certain souci d'objectivité. Il a rassemblé dans son livre une centaine de documents très révélateurs de ce que fut la vie des Juifs roumains de 1940 à 1944 et leur disparition programmée en Bessarabie, Bukovine et Ukraine.

Tout d'abord Carol Iancu nous livre, sur une quarantaine de pages, une étude succincte de l'antisémitisme roumain, suivies de données statistiques assez claires sur une population juive que l'on peut appeler "à géométrie variable" en fonction des modifications territoriales subies par la Roumanie après le traité de Versailles puis après la débâcle des Alliés en 1940. Car une fois la France vaincue et l'Angleterre seule devant l'Axe, tous les voisins de la Roumanie se "servirent" provoquant

l'abdication du roi Carol et l'avènement de la dictature pro-axiste dudit Antonescu⁵.

Ce qui est certain, c'est que sur les 150000 Juifs passés sous domination hongroise en 1940, 130000 ont été déportés dont 110000 exterminés. Ceux-là ne font pas partie des quelques 600000 restés sous la domination du fascisme roumain, dont 350000 ont survécu. Le reste, soit 265000 ont été tués dans des pogroms, sur les routes de la déportation en Ukraine ou sous les coups de la maladie, de la faim et du froid. Il n'existe pas de chiffres sur le sort des Juifs de Bessarabie et de Bukovine qui ont suivi l'Armée Rouge en retraite. Mais les Roumains contestent encore aujourd'hui leur responsabilité dans la disparition des déportés en Ukraine, qu'ils osent même appeler "migration de peuples"...

Il n'est pas moins vrai qu'en 1943, sentant que le sort de la guerre avait tourné, Antonescu fit rapatrier les survivants de l'enfer de Transnistrie, soit 55000 sur 185000. Et il faut constater que le sort a épargné les seuls Juifs de l'ancien royaume.

Au contact avec une population assez franco-phone souvent de bonne foi, les rédacteurs des rapports adressés à Vichy nous montrent, au fil des mois, comment un arsenal complet de lois raciales fut édifié par le régime fasciste roumain.¹ En lisant ces documents, on est étonné par le contraste entre le langage sec de H. Spitzmüller et le ton assez chaleureux de Jacques Truelle, son successeur. Celui-ci témoigne d'un réel souci sur le sort des Juifs et donne très scrupuleusement des détails sur les mesures prises contre eux, et aussi sur leur application souvent "molle" par une administration assez ouverte au *bakchich* et non moins incitée à tirer le maximum de profit de ces "riches étrangers". Voir le passage où des Juifs français sont inquiétés (page 179). Cependant le rapport faisant état de façon tout à fait inexacte de la présence des Français parmi les déportés en Transnistrie - et interprété comme un avertissement sur le sort qui attendait ceux que l'on rassemblait à Drancy - est moins convaincant. L'auteur de ces lignes a vécu en Roumanie avec un passeport grec et peut attester que les Juifs étrangers n'ont pas été persécutés par le régime fasciste, du moins à Bucarest. Quant à l'attitude des milieux français en Roumanie vis à vis des Juifs, elle était ambiguë.²

Quelques inexactitudes ou omissions se sont glissées dans ce livre :

Carol Iancu semble situer vers 1940, en plein essor légionnaire, la mort de l'ancien premier ministre Goga et celle du professeur Cuza. Or ce dernier ne s'est éteint qu'en 1957.

Page 82, octobre 1940 : l'auteur parle d'une sympathie de la reine mère et du roi Michel pour le mouvement légionnaire. Rien ne le prouve, et leur nom est inscrit à Yad Vashem parmi "les Justes".³

Le livre de Carol Iancu passionnera cependant les lecteurs avertis, persuadés que les recherches de l'auteur sont loin d'être terminées, et que d'autres volumes viendront s'ajouter lorsque la documentation aura encore évolué.

Haim Zafrani

DEUX MILLE ANS DE VIE JUIVE AU MAROC⁵

La Rédaction de la Lettre Sépharade porte toujours la plus grande attention aux ouvrages qu'elle reçoit... et ce d'autant plus qu'ils concernent les différentes communautés sépharades et leur histoire, susceptibles d'intéresser de plus nombreux lecteurs.

Or nous sommes très étonnés de retrouver sous le titre "Deux mille ans de vie juive au Maroc" des textes absolument identiques, mot pour mot (à quelques phrases d'introduction près) à ceux d'un ouvrage déjà publié par Haim Zafrani chez le même éditeur sous le titre "Juifs d'Andalousie et du Maghreb".⁶

De ce dernier ouvrage, la Lettre Sépharade avait d'ailleurs réalisé une analyse substantielle dans son numéro 18 de juin 1996, qui témoignait de notre intérêt.

Par ailleurs, cette nouvelle édition, citée en titre, ne serait en fait que la réédition d'un ouvrage, publié en 1983 sous le titre "Mille ans de vie juive au Maroc"⁷ auquel une postface a été ajoutée.

Quelle peut être la motivation d'un éditeur de publier trois fois le même ouvrage sous trois titres différents ? Comment les chercheurs peuvent-ils s'y retrouver ?

Notre conseil si le sujet vous intéresse : procurez-vous l'édition intitulée "Juifs d'Andalousie et du Maghreb". A texte identique, la typographie est plus soignée et plus lisible, l'ouvrage est mieux imprimé, en particulier les illustrations (identiques elles aussi !) et bien plus agréable en main.

Enfin, pouvons nous suggérer à l'auteur comme à son éditeur de travailler de manière plus approfondie quelques uns des chapitres fort intéressants d'ailleurs et qui mériteraient de constituer des ouvrages à part entière ? A quand par exemple un ouvrage qui développerait la partie sur la mémoire écrite et orale des juifs du Maroc ? Un autre sur l'interpénétration de la culture juive avec la culture berbère, puis islamique à travers les siècles ? □

Paul Bertrand.

Lecteurs anglophones, connaissez-vous les bonnes revues éditées par Albert de Vidas :

***Erensia Sefardi*, revue de mémoire historique sépharade, et *Amicale Alexandrie* qui intéresse les anciens d'Egypte ?**

Albert de Vidas

46 Benson Place
Fairfield - MA 06430 USA

Demandez à Albert un numéro specimen !

¹ Au point de susciter la curiosité de Laval qui demanda (texte 26 page 98) à la représentation française à Bucarest la liste complète des décrets antisémites pour s'en inspirer ? Et en mars 1943 c'est au Sous-Secrétariat à la Roumanisation de demander à l'Ambassade de France devenue Légation, la liste des décrets anti-juifs pris par Vichy ! Laval fera, le mois suivant, une réponse assez dilatoire.

² Bien que Grec, le Lycée Français m'a refusé son accès alors que l'Institut français me permettait d'assister à ses manifestations et à emprunter ses ouvrages.

³ Il est aussi dommage que Carol Iancu ne mentionne pas, page 29, l'acte courageux de Viorica Agarici qui a obligé le colonel commandant la gare de Roman de faire descendre, nourrir et laver les deux mille Juifs entassés dans un train de la mort. Il n'est d'ailleurs pas le seul puisque le nom de cette dame figure à Yad Vashem mais pas au Mémorial de Washington.

⁴ Felicia Carmes raconte en 24 témoignages émouvants la vie des déportés juifs en Transnistrie - *Abbeyfield Publishers*, Scarborough, Ontario, et Radu Ioanid directeur du *Holocaust Memorial* de Washington "Les Juifs sous le régime d'Antonescu", texte d'une thèse qu'il a soutenue en Sorbonne devant les professeurs Carol Iancu et Georges Castellan. Ce livre sortira prochainement à Paris.

⁵ 1998
Maison neuve et Larose
325 pages,
bibliographie.

⁶ 1996
Maison neuve et Larose,
450 pages, index,
bibliographie.

⁷ Epuisé chez l'éditeur si l'on en croit la quatrième de couverture.

Trois travaux universitaires de haut niveau nous sont parvenus presque en même temps, que nous présentons ici.

Amelia Barquin López

EDICIÓN Y ESTUDIO DE DOCE NOVELAS ALJAMIADES SEFARDÍES EN PRINCIPIOS DEL SIGLO XXI¹

Pour sa thèse de doctorat dirigée par le professeur Paloma Diaz Mas, Amelia Barquin López édite douze petits romans judéo-espagnols du début du siècle. Ces romans brefs ont donné lieu à une production importante (deux cents titres recensés environ) et jusqu'ici peu étudiés : à peine quatre d'entre eux ont été publiés.

Ils paraissent tout d'abord en feuilletons dans les journaux judéo-espagnols, en particulier lors du grand essor de cette presse entre 1908 et 1922, puis font l'objet d'une édition séparée. Il s'agit pour la plupart de traductions, résumés ou adaptations d'œuvres étrangères, souvent françaises. C'est un des mérites du travail d'Amelia que de montrer l'intérêt de ces adaptations en les resituant dans leur contexte, en les expliquant en fonction du public visé et du but poursuivi par leur auteur. Les nouvelles qu'elle publie ont toutes paru dans *El Meseret*, d'Izmir, sous la plume d'Alexandre Ben Guiat qui en fut le directeur entre 1901 et 1922 et qui est aussi connu pour ses poèmes et calligrammes. Transcrits du judéo-espagnol en caractères *Rachi* selon un ingénieux système destiné à faciliter la lecture aux hispanophones contemporains et qu'il nous est impossible de reproduire faute de matériel spécialisé pouvant rendre les nombreux signes diacritiques, ces textes ne sont pas directement reconnaissables par les judéo-hispanophones et ont quelquefois l'air un peu "traduits".

Mais ceux qui s'intéressent aux récits et à leur contexte prendront comme moi beaucoup de plaisir à la lecture de *Baños de sangre*, *La cabeza cortada*, *Salvado por su hija*, *La brigante*, *Perdidos en mar*, *La nave hechicera*, *La maldición del judío*, *La hermosa vivda*, aux noms évocateurs, et les très romanesques *Pablo y Virginia*, *Cascambó*, *Leónidas el nadador*. Ils apprécieront aussi le sérieux travail de reconstitution des sources et de confrontation des textes à celles-ci.

L'adaptation confère souvent un autre sens aux récits et une redoutable efficacité.

Pour ma part, c'est *El muerto que está vivo* que je préfère. Œuvre originale de l'auteur semble-t-il, le narrateur y raconte, médusé, le témoignage d'une opération très futuriste à laquelle a assisté, à Caracas, un docteur de ses amis. Avec force détails celui-ci lui explique comment un chirurgien a suturé la tête d'un décapité à son corps, le ramenant à la vie. Convaincu par son estimable collègue et ami, le narrateur apprend alors que celui-ci est fou à lier et a décapité son propre serviteur. La chute ne manque pas d'ironie...

Le travail d'Amelia Barquin López devrait atteindre un large lectorat et inciter à de nou-

velles publications. Le grand public pourrait alors accéder aux textes de l'autobiographie d'Eliya Carmona, un petit bijou d'humour et de picaresque édité sous forme de thèse par Robyn K. Loewenthal (1984) comme le rappelle opportunément Amelia, ainsi que d'autres textes dormant encore dans les bibliothèques. □

Marie-Christine Varol

Philippe Cassuto

SPINOZA ET LES COMMENTATEURS JUIFS²

L'ouvrage érudit que Philippe Cassuto, maître de conférences en hébreu à l'Université de Provence nous a fait parvenir est en fait plus accessible que ne le laissent à penser les longs passages en hébreu et en latin qu'il contient. S'il y donne en effet les versets bibliques et leurs commentaires dans leur langue originale (le latin pour Spinoza et l'hébreu pour les autres) ses citations sont toutes intégralement traduites en français et donc parfaitement accessibles à tous les lecteurs qui, sur les trois citées, ne connaîtraient que cette langue.

Dans son travail, Ph. Cassuto examine tous les versets bibliques que Spinoza a commentés dans le premier chapitre de son TTP (*Tractus Theologico-Politicus*) dans l'édition princeps de 1670, en le comparant aux explications qu'en ont donné les *Targumim* et les grands commentateurs juifs qui l'ont précédé. Pour les *Targumim*, il cite ceux du Pentateuque : Onqelos et Yonatan; ceux des Prophètes : Yonatan ben 'Uzziel et ceux des différents Ecrits : des Psaumes, de Job, des Proverbes, des Cinq rouleaux et des Chroniques. Les grands commentaires évoqués pour chaque verset sont ceux de Rashi (Rabbi Shelom ben Itshaq), d'Abraham ibn Ezra, de Ramban (Rabbi Moshe ben Nahman ou Nahmanide) et de Ralbag (Rabbi Levi ben Gershon).

A travers ces examens détaillés, l'objectif n'est pas seulement de replacer la pensée et l'œuvre de Spinoza dans leur contexte biblique hébraïque et dans la lignée des grands commentateurs, mais aussi et surtout de promouvoir l'étude méticuleuse et approfondie de la Bible et des autres textes religieux dans un esprit universaliste.

Ainsi que le souligne Ph. Cassuto dans sa conclusion : "La Bible fait partie de notre pensée, il est préférable de l'étudier afin d'accéder à l'universel que Spinoza a proposé et non de la rejeter d'une manière tout aussi superstitieuse que son utilisation à des fins mauvaises". □

Michèle Bitton

¹ En espagnol 1997 Servicio editorial de la Universidad del país Vasco. Méthodologie, très important glossaire, bibliographie, quelques reproductions de journaux, 500 pages.

² Sous-titre : "Commentaire biblique au premier chapitre de *Tractus Theologico-Politicus* de Spinoza" en français, avec citations en hébreu et en latin. 1998, Publication de l'Université de Provence, 29 ave. Robert Schuman 13621 Aix en Provence cedex 1 index biblique 238 pages.

Karina Revah & Hector Enriquez

ESTUDIOS SOBRE EL JUDEO-ESPAÑOL EN MEXICO¹

Attention lecteur, ce petit livre est trompeur ! Très au delà de son titre et de sa faible épaisseur, c'est une somme, une vraie petite encyclopédie qui déroule depuis les origines de l'implantation des Juifs en Espagne toute leur évolution pré et post-exilair ! Ce n'est que dans le troisième tiers du livre qu'est abordée l'histoire de la langue et de la littérature judéo-espagnoles, et à la page 119 seulement les caractéristiques de la langue parlée par les judéo-hispanophones de Mexico que les jeunes auteurs ont interrogés.²

C'est dire la richesse et la densité de l'étude qu'ils nous offrent !

Dans le premier quart du livre, ils résument clairement l'histoire du judaïsme espagnol et envisagent, pour chaque époque, l'état de la langue parlée ici et là en Espagne même, jusqu'à l'établissement de la prépondérance castillane en fin du XVème siècle, favorisée par la vulgarisation de l'imprimerie.³

Toujours centrés sur leur propos, la langue, les auteurs font observer (page 42) que les partants d'Espagne en 1492 emportent donc avec eux le castillan, tandis que les réfugiés/convertis de force au Portugal dans les années suivantes emporteront plus tard le portugais vers les Pays-Bas et jusqu'à Hambourg. Mais curieusement, ces Juifs qui parlent portugais entre eux et rédigent dans cette langue leurs documents de commerce, s'écrivent fréquemment entre eux en castillan.

Ayant bien défini leur terminologie⁴ les auteurs exposent que l'accueil de Bajazet II tenait autant au grand déficit démographique des villes à repeupler (Constantinople, Salonique etc.) qu'à une quelconque judéophilie supposée du prince ! Les communautés juives de l'Empire ottoman furent prospères tant que cet Empire fut florissant, et s'affaiblirent, dès le début du XVIIIème siècle lorsque ledit Empire commença de subir bien des revers. Le Sabbatéisme, au milieu du XVIIème siècle, dans le sillage des massacres perpétrés en Pologne par Chmielniski contribua pour beaucoup à cette décadence !

Selon ces auteurs, c'est le XIXème siècle qui peut être considéré pour les Juifs comme celui des Lumières dans l'Empire ottoman.

Ils exposent comment les conditions de civilisation influèrent sur la langue parlée.

Puis, remontant le temps, ils suivent dans les équipages de Christophe Colomb les premiers juifs convertis qui débarquèrent aux Amériques. En 1570 commence l'histoire des nouveaux-chrétiens (la nécessité de dissimuler pour survivre) à Mexico avec l'installation sur place de l'Inquisition. Il faut attendre 1890 pour qu'une centaine de Juifs de l'Empire ottoman arrivent dans cette ville, les hispanophones balkaniques s'intégrant plus facilement que les arabophones

de Syrie. Ce fut le début de la colonie juive de la ville au sujet de laquelle les auteurs sont particulièrement bien informés et offrent beaucoup de renseignements. Cette émigration s'acheva dans les années 30. Revah et Enriquez décrivent clairement les diverses branches du judaïsme mexicain actuel. C'est en 1924 par exemple que les arrivants d'origine balkanique fondèrent l'*Union sefaradi*.

Survolant la littérature orale, la Presse, notant l'intégration de vocables turcs, français et hébreux dans la langue, les auteurs en arrivent à l'étude systématique des bandes sonores recueillies au cours d'entrevues avec des informants qui nous sont décrits dans une annexe, quant à leur âge (plus de soixante ans), leur lieu de naissance et leur parcours. Ils procèdent alors à une description linguistique scientifique du parler, à divers niveaux, travail auquel ils consacrent vingt-cinq pages. Ils sont conscients du fait qu'à Mexico bien plus qu'ailleurs le judéo-espagnol s'est recastillanisé.⁵

Les quatre pages de conclusions denses (149 à 152) sont du plus haut intérêt. Nous y relevons entre autres leurs observations suivantes :

que le judéo-espagnol connaît trois agonies : deux douces, l'israélisation de nombreux locuteurs, l'intégration d'autres dans des nations laïques du monde occidental - et une atroce : la Choah.

que la différenciation dialectale du judéo-espagnol a commencé dès le XIIIème siècle en Péninsule du fait de la ségrégation religieuse et sociale imposée par l'Eglise et acceptée par les monarques.

que la pérennité de la langue en Empire ottoman est due au prestige sur place de cette culture hispanique véhiculée par la langue; ainsi qu'à l'autonomie politique de fait, de ses locuteurs.

qu'à partir du XIXème siècle, culture et langue judéo-espagnoles sont attaquées au prétexte d' "unité culturelle" imposée par les dirigeants d'États modernes qui s'émancipent de l'Empire ottoman. Qu'en conséquence les possibilités d'expression sont reléguées au domaine privé, familial. Ce sont là de bons exemples d'étude des forces qui concourent à la survivance ou à l'extinction d'une langue dès lors qu'elle perd son caractère d'identification du groupe.

que c'est plus au niveau lexical qu'au niveau grammatical que le judéo-espagnol a subi l'influence des autres langues parlées dans le milieu ambiant, mais que la structure grammaticale de la langue est restée proprement castillane.

Au terme d'une étude aussi savante que concise, restant pourtant facile à lire, les auteurs soulignent avec humilité l'urgence pour d'autres chercheurs de poursuivre leurs propres travaux à mesure que les derniers locuteurs vont s'éteindre.

Mais, ayant composé leur livre il y a plusieurs années déjà, et entretenant probablement peu de contacts avec les milieux judéo-hispanophones extérieurs, les auteurs ne mentionnent pas les divers points du monde où la langue est maintenant enseignée, dans un bel effort de survie ! □

Jean Carasso

¹ En espagnol 1998
Instituto nacional
de antropología e historia,
Córdoba 45, col Roma
CP 06700 Mexico DF
Mexique
169 pages, glossaire, biblio-
graphie.

² Ces informateurs sont
décrits brièvement,
dans l'anonymat, en fin
de volume.

³ C'est à juste titre que
l'on peut bien écrire
en effet "prépondérance"
car l'unification de
la langue n'est pas totale,
même en Espagne
contemporaine,
ne serait-ce que dans la
Presse : en Catalogne
et en Galice pour ne citer
que deux exemples,
les journaux locaux
ne sont pas imprimés
en castillan, mais en langue
locale !

⁴ Leur définition de *Sefardi*
est intéressante car
elle élimine toute considé-
ration d'appartenance
ethnique :
"Le terme *Sefardi*
s'emploie exclusivement
en référence aux Juifs
descendant de ceux
d'Espagne expulsés de
la péninsule en fin de
XVème siècle, ou aux Juifs
qui s'assimilèrent socio-
culturellement à eux."

⁵ Ils ne font aucune
allusion au cas du Maroc
du Nord, où l'évolution fut
semblable.

Revue

En dehors des intéressants titres habituels que nous commentons dans chaque édition, nous recevons parfois des revues insolites (cf. dans la précédente LS "Air-France Magazine") ou inconnues.

Et c'est un vrai plaisir lorsque la présentation en est belle, la lecture agréable et instructive (la superbe "Oceanos - Diáspora e Expansão" analysée dans la LS 26 par exemple).

C'est le cas cette fois de ces

• *Quaderni dell'Istituto Siciliano di Studi ebraici*¹

Le responsable explique, dans un préambule, que l'Institut Sicilien d'Etudes Juives a vu le jour en 1991 sous l'impulsion de chercheurs, juifs ou non, dans le but d'étudier toutes traces documentaires, artistiques, archéologiques etc. du judaïsme de Sicile, qui tendent à se perdre.

La présence de Juifs en Sicile était multiséculaire avant leur expulsion en 1492 de cette terre espagnole à l'époque.

Ont retenu notre attention, parmi d'autres contributions :

Un intéressant article d'un féminisme bien affirmé, signé d'Angela Scandaliato : **"Femmes juives et femmes chrétiennes au Moyen Âge en Sicile"** qui permet à l'auteur de conclure que les chrétiennes attendront bien longtemps encore - sous l'œil misogyne de l'Église - l'autonomie déjà acquise au Moyen-Âge par les femmes juives...

Dans un article sur **"Les juifs et la culture populaire en Sicile"**, Fabio Oliveri cite un flot d'expression anti-judaïques du parler populaire sicilien, respectant dans les citations le savoureux accent local. Puis l'auteur en vient à localiser sur une carte ces groupes appelés *judei-giudei*. Sur une autre carte il situe cent ans de violences antijudaïques en Sicile (1392/1492) qu'il expose en un tableau, les qualifiant "d'ignobles et dramatiques".

Puis Fabio Oliveri étudie l'expulsion en 1492 de ces Juifs de Sicile, laquelle appartenait depuis 1302 à la couronne d'Aragon. Expulsion d'une communauté établie depuis des temps immémoriaux, signalée par Plutarque et Cicéron, mais probable déjà du temps des Phéniciens.

Fort peu de documentation subsiste sur les communautés juives en Sicile sous domination romaine (750 ans), byzantine (300 ans), musulmane (250 ans).² Un peu plus, mais guère, sous les domination normande, nordique et angevine.

Par contre, des milliers de documents sont disponibles pour les deux siècles de domination aragonaise.

Ici comme en Espagne et durant cette période, les Juifs sont la propriété de la couronne, laquelle leur doit protection. Bien que quelques

Juifs aient accédé à des situations éminentes : médecins, banquiers, grands commerçants, la masse des Juifs sont pauvres. Leur espérance de vie est inférieure à celle des chrétiens, mais leur niveau culturel, plus élevé : les hommes savent lire. Les Juifs locaux comme ceux d'origine maghrébine parlent sicilien et judéo-arabe, langue qu'ils écrivent en caractères hébraïques. Les Provençaux réfugiés n'entendent ni le judéo-arabe ni le sicilien, ce qui rend leur intégration difficile.

Dans la période antérieure, face aux luttes entre byzantins et musulmans, puis normands, pour la conquête de l'île, les Juifs sympathisaient plutôt avec les musulmans, desquels ils étaient mieux tolérés. D'autant que les musulmans de Sicile étaient plus souvent des Berbères, parfois juifs, plus arabisés qu'islamisés.

La Sicile aragonaise est quasiment un état de droit, sans restriction particulière pour les Juifs pourtant accablés d'impôts et taxes. C'est paradoxalement leur "infidélité" à la foi chrétienne qui enrichit l'État, situation lucrative qui disparaîtrait s'ils se convertissaient !

C'est l'Église qui organise d'une certaine manière en pogromes l'antijudaïsme latent du petit peuple (1474, Modica, Nota), préfiguration de l'expulsion, mal motivée en Sicile par la reproduction calquée de l'Édit d'Espagne. La commune de Palerme, l'entourage du Roi de Sicile protestent contre le décret. Leur mémoire à Ferdinand expose avec beaucoup de pertinence et de prescience les difficultés pratiques et les inconvénients majeurs pour le pays d'une telle expulsion, plusieurs fois retardée jusqu'au terme du 12 janvier 1493. Les pouvoirs publics implorent les juifs de rester - acceptant la conversion bien sûr - leur promettant une parfaite paix. La Sicile ne connaît pas la dimension raciale de l'anti-judaïsme espagnol, la notion de "pureté de sang" (c'est un monde "pré-biologique" écrit l'auteur).

On peut estimer à 35 000 le nombre de Juifs en 60 lieux en 1492 (belle carte de localisation de ceux-ci), soit 5% de la population de l'île, pourcentage double de celui de l'Espagne. Peut-être 25% se sont convertis, plus fréquemment les hommes que les femmes, les aisés que les pauvres, d'où un déchirement des familles. Les partants se concentrent à Messine pour aller au royaume de Naples (encore accueillant pour peu de temps) ou dans l'Empire ottoman. Constantinople prise en 1453 accueille les Juifs

¹ En italien ; adresse : IT 90038 Prizzi (Pa) tel/fax 390 918 34 41 54, le n° n'est pas daté et il n'est pas fait mention de périodicité. La bibliographie est considérable.

²

A propos de cette dernière époque, la revue annonce la préparation d'un n° concernant la période de domination musulmane en Sicile et sollicite de chercheurs tous articles et réflexions sur le sujet.

Les articles signés engagent personnellement leurs auteurs. Seuls les articles non signés engagent l'éditeur.

durant que ses habitants Albanais catholiques se réfugient en Sicile. Il semble, d'après Schwarzfuchs cité par l'auteur, que 7000 Siciliens trouvent refuge à Constantinople et Salonique ensemble. Dès 1505, Salonique abrite deux synagogues siciliennes dans le même local, lesquelles, en 1575 se séparent (*Sicilia Yashan, el kal de madero, et Sicilia Hadash, el kal de los pescadores*). En 1631 les Syracusiens se détachent et fondent la *Beth Aaron*. Il en va de même à Constantinople. Mais il semble que les pêcheurs de corail, seuls, restent massivement en Sicile, acceptant la conversion faute d'exercice possible de leur profession ailleurs. La réputation des céramistes siciliens est grande à Salonique. Les Juifs de Sicile conserveront durant des siècles une certaine autonomie dans l'Empire ottoman.

Le 21 août 1944, sur les 12 800 juifs déportés de Grèce et admis au camp d'Auschwitz¹ - c'est à dire enregistrés, les assassinés dès l'entrée n'étant pas comptabilisés - 498 femmes ayant survécu aux sélections successives sont conduites à la mort. Fabio Oliveri nous en présente la liste tirée des archives du camp, sur laquelle il croit reconnaître nombre de patronymes siciliens.

Il termine sobrement son article : "...avec leur mort se conclut définitivement l'histoire du judaïsme sicilien". □

Jean Carasso

Comment ne pas lire et relire cette liste datée du 21 août 1944, photocopiée sur le registre allemand d'origine conservé au Musée d'Auschwitz, de 498 noms presque tous d'origine balkanique, familiers à nos oreilles ?

Ces Amir, Kamhi, Ezratti, Errera, Saltiel, Beraha, Hasson, Benusilio, Petilon, Rouso, Broudo, Revah, Nehama, Cohen, Nahmias, Benveniste, Sadicario, Gattegno, Uziel, Carasso, Ardity, Cuenca, Pinto, Matalon, Matarasso, Aéliou, Mordoh, Saporta, Nessim, Soustiel, Tiano, Arama, Pitchon, Sciaky, Barzilai, Eskenazi, Scialom et d'autres.

Comme l'on aimerait savoir si Bella, Rachel et Margot Pardo étaient trois sœurs, enregistrées ensemble sous les matricules 40 161, 62 et 63 et quel âge avaient-elles ! Et qui étaient Lina, Frieda et Mathilde Hazan, enregistrées sous 42 332, 34 et 35 ? Et qui était 42 333 ? assassinée précédemment ou morte entretemps ? Était-ce une quatrième sœur ? Même question pour Elvira et Gilda Sarfati, 44 035 et 37 !

Pas une n'a survécu pour témoigner.

Que le lecteur veuille bien excuser cette énumération. Il s'agit de 498 femmes dans la force de l'âge - puisque les aînées avaient été assassinées dès l'entrée, sans être enregistrées - et si une publication comme la nôtre ne rappelle pas leurs noms, qui le fera ?

Souvenez-vous, lecteur, cela se passait le 21 août 1944, en cette même semaine où Paris fêtait dans la liesse - et l'ignorance - sa libération ! □

La Rédaction

• *Cronica*,² dans son édition de septembre/octobre 1998 nous propose un article de Georges Saragianni sur "La famille Saporta, de Catalogne et d'Aragon en Grèce, et les relations avec les Romaniotes et les Sefaradim de l'espace grec".

Nous avons proposé à Jo. Saporta, qui a lui-même étudié la question, de nous commenter cet article :

L'auteur avait déjà fait une communication sur ce sujet en 1992. L'article actuel comporte nombre d'additions et il est très bien documenté.

Georges Saragianni passe tout d'abord en revue les multiples orthographes du nom, mentionne les possibles étymologies : *Seis portas* qui lui (et me) semble inconsistent, le plus probable *Ça Porta* ("la porte" en catalan) et ajoute une autre possible étymologie à partir de *Shaprouit*, avec des explications en hébreu.

Enfin il fait mention de trois armoiries attribuées à des Saporta de Tarragone, de Languedoc et de Bavière.

L'auteur offre nombre de renseignements sur les Saporta juifs en Espagne pré-exilaire (le nom apparaît pour la première fois en 1249) sur les convertis restés ou partis après l'expulsion, sur les homonymes de Montpellier, d'Amsterdam, de Bavière ou encore de la Jamaïque, et cite certains Saporta en Grèce aux XIXème et XXème siècles.

Cet article, comme presque tous les ouvrages qui remontent les siècles, est loin de satisfaire : les renseignements sont forcément fragmentaires et la destruction ou l'inexistence d'archives en Empire ottoman etc. créent un vide documentaire sur trois siècles.

A l'occasion de cette lecture, j'ai repris les quelques articles et extraits que j'avais réunis au fil des ans. Cela m'a mené bien loin de la famille Saporta.

Je me demande, étant donné la multitude des mentions du nom au XIIIème siècle en des lieux divers, s'il s'agissait déjà à cette époque d'une même famille.

Tout ceci me mène à poser des questions générales sur la genèse des patronymes chez les *Sefaradim* (choix ou mode d'attribution du nom de famille, et surtout date du début de cette pratique). On sait que les patronymes ont été imposés aux *Ashkénazim* au début du XIXème siècle, mais je ne sais rien quant à la pratique sépharade.

Face à cette question de naissance des patronymes vient s'ajouter une réflexion personnelle sur leur disparition naturelle : mes enfants ont reconstitué notre arbre généalogique débutant à la première moitié du XIXème siècle (... manque d'archives antérieures !). A la sixième génération, sur une descendance directe d'environ 390 personnes, il ne reste plus que cinq garçons portant le nom de Saporta. Logiquement, dans une ou deux générations, le nom aura complètement disparu dans la "tribu".

Le patronyme est bien loin d'être le fil d'Ariane familial exhaustif !

Pour terminer, je préférerais au titre de l'article de Saragianni celui d'un Institut de Lérida : *Apellidos sefardis de los Balcanes existentes entre los judios medievales de Lerida y Huesca*.

Mais ceci, comme dirait Kipling... □

Jo Saporta

¹ Dans *In Memoriam*, Michael Molho établit que plus de 65 500 juifs ont été déportés de Grèce.

² *Kronika-Cronica*, Revue de judaïsme grec, nouvelle adresse : odos Voullis 36 GR 105 57 Athènes.

Le même *Cronica*, mais dans son édition de novembre-décembre 1998 (n° 158) publie un article de Raphaël Frezis qui a retenu l'attention de Bernard Pierron : **L'ancienne communauté juive de Didimotikho.**

Raphaël Frezis, que nous connaissons bien pour son ouvrage exhaustif sur la communauté de Volos¹ publie cette fois un long article concernant une autre communauté maintenant disparue.

Il semblerait qu'aux Juifs autochtones, les Romaniotes, se soient joints vers 1376 des Achkénazes chassés de Hongrie, suivis par les Sépharades un peu plus d'un siècle plus tard, et enfin de quelques Hongrois que les Ottomans, retour de leur expédition en Hongrie installèrent dans cette ville, turque depuis 1362. L'élément dominant étant le sépharade, il imposa ses mœurs et sa langue judéo-espagnole.

Si la vie économique de la ville durant les XVII^e et XVIII^e siècles est plutôt calme, avec la création de la ligne ferroviaire Alexandroupolis-Andrinople, la bourgade paisible connaît un regain d'activité au XIX^e siècle, dont certains israélites sauront profiter. Regroupés à l'origine autour de l'église de la Vierge, les juifs s'installent progressivement dans d'autres zones et ouvrent même, en 1884 une école technique financée par l'Alliance. Le recensement de 1893/94 nous donne avec une certaine précision la composition de la population : sur un total de 26441 habitants il y a 628 juifs qui exercent des métiers variés : on trouve un banquier, un prêteur, des négociants, des cochers, des petits commerçants, des épiciers, des colporteurs, des marchands des rues, des tailleurs, des cordonniers, soit en tout 140 professions représentées. Parmi les organisations sociales qui constituent la structure de toute communauté, existe une *Sociedad de Damas* fondée dans un dessein caritatif.

En 1897 est créée une école de l'Alliance où sont enseignés, entre autres le grec, le français et le turc. Il faut souligner qu'au bout de quelques années, cette école accueillera des élèves des deux sexes et qu'il faudra bientôt envisager de l'agrandir. La première pierre du nouveau bâtiment fut posée au cours d'une cérémonie dont le journal judéo-espagnol d'Andrinople *La Boz de la Verdad* se fit l'écho en qualifiant la communauté de Didimotikho "d'exemplaire". Lors de cette cérémonie, une pièce de Molière fut jouée en français. Les résultats scolaires étaient en effet très positifs.

En raison des guerres balkaniques et de la première guerre mondiale, Didimotikho connut quelques années très troublées : elle fut occupée par les Bulgares (1912), récupérée par les Turcs (1913-1915), remise aux Bulgares en 1915 et enfin à la Grèce en 1919. Ces événements ne favorisèrent pas la croissance économique de la région. Plusieurs familles juives quittèrent la bourgade, en particulier pour la ville proche de Néa-Orestiada qui était en plein développement. Par ailleurs, la crise de 1930-1932 contraignit nombre de commerçants à fermer leurs établissements.

C'est en 1924 que fut construite la grande synagogue qui abrita également les bureaux et le centre culturel de la communauté.² Par contre,

cette année scolaire 1924-1925 fut la dernière pour l'école de l'Alliance d'où étaient sortis de nombreux diplômés partis poursuivre des études supérieures dans d'autres villes de Grèce ou à l'étranger. Il restait l'école communautaire qui eut comme professeurs et directeurs des personnalités comme Joseph Pesah et Elie Barzilai. A compter de 1936/37, l'enseignement du français et du judéo-espagnol fut supprimé, les cours se donnant désormais en grec et en hébreu pour les matières religieuses.

Une famille originaire d'Andrinople a particulièrement marqué l'histoire de la communauté à Didimotikho depuis le début du XIX^e siècle : il s'agit de la lignée Tzivré qui fit fortune dans l'exportation des cocons de vers à soie. En utilisant le registre professionnel de 1938, R. Frezis nous fournit quelques noms de familles. On y trouve des Tzivré, toujours actifs dans le commerce de la soie, mais aussi des Taraboulous, Aboulafia, Eskénazi, Berah, Alkabès, Alkabénis, Azouz, de Toledo etc.

La ville fut occupée par les Allemands en 1941. Le 3 mai 1943 les israélites furent convoqués et emprisonnés dans la synagogue. Le lendemain, 740 personnes furent chargées dans des wagons à bestiaux et conduits à Salonique d'où elles furent déportées vers la Pologne le 10 mai 1943. □

Bernard Pierron

(D'après Molho, au tableau publié dans *In Memoriam*, 970 personnes auraient été déportées de Didimotikho, dont une trentaine seulement seraient revenues. Mais les chiffres de Frezis résultant d'études récentes plus approfondies sont probablement à retenir.) □

La Rédaction

• **Etsi³** Dans le numéro deux de cette revue, deux articles bien documentés ont retenu notre attention :

l'un, de Jacques Taïeb, répond à des questions qui nous sont fréquemment posées sur l'origine de tel ou tel patronyme en Afrique du Nord : "**L'onomastique des Juifs du Maghreb et le fait berbère**". Il expose combien est troublante l'abondance des patronymes berbères portés aujourd'hui par les juifs du Maghreb (5% environ) sans qu'il soit possible de documenter avec certitude cette assertion vraisemblable selon laquelle nombre de tribus berbères se seraient converties au judaïsme à telle ou telle époque. Et il les cite en un tableau. C'est à lire.

Claude Missistrano, lui, en une démarche originale, a étudié dans le journal salonicien en judéo-espagnol et caractères rachi *La Epoca*, les faire-part de mariages et annonces publicitaires de 1891 à 1897 : "**Une source généalogique pour Salonique, le journal La Epoca**". Il a noté tous les patronymes cités et la quantité recueillie est suffisante pour que l'on puisse parler d'un échantillon significatif, pour s'exprimer comme les statisticiens. Il les cite en deux tableaux fort représentatifs en effet de la population salonicienne. □

Jean Carasso

¹ R.Frezis
"La communauté juive de Volos", chez l'auteur, 1994, en grec.
Voir Lettre Sépharade n° 13 de mars 1995.

² Cette synagogue fut pillée et détruite par les Allemands.

³ Revue de Généalogie et d'Histoire Séfarades
77 Bld Richard Lenoir
75011 Paris.

Reportage

MUSÉES JUIFS EN EUROPE

L'année qui vient de s'achever aura vu s'ouvrir deux importants musées juifs en Europe, qui ne sont pas sans de nombreuses similitudes.¹

Il a donc semblé intéressant de les traiter dans le cadre d'un même article.

Le premier a été inauguré à Athènes le 10 mars et le second à Paris en fin novembre.

Bien entendu, l'échelle est différente, mais la liste serait longue des points de ressemblance les plus frappants. Sans être exhaustifs, il faut bien remarquer que tous les deux sont établis dans des immeubles plus ou moins anciens, intégralement reconstruits. Que tous les deux prennent la suite de musées plus modestes établis ailleurs et devenus insuffisants. Que tous les deux ont été largement subventionnés par les pouvoirs publics de leur pays respectif quant à leur création.²

Et, plus troublant, que les parcours eux-mêmes des visiteurs présentent nombre de points communs. Il faut d'ailleurs à ce sujet poser, se poser une question de base : qu'est-ce qu'un musée juif qui aspire à recevoir des visiteurs de toutes nationalités, de toutes croyances et horizons culturels ? Il va de soi que les concepteurs, réalisateurs et responsables actuels de ces musées se la sont posée, cette difficile question, laquelle ne comporte évidemment aucune réponse univoque et simple !

A Paris, "Le schéma général fonctionne de la façon suivante : après l'espace d'introduction, chaque salle correspond à une époque dans une aire géographique et culturelle et à un thème. A l'issue de son parcours, le visiteur aura accompli un périple à travers différentes périodes, eu un aperçu de la diversité des communautés et doit avoir reçu quelques notions essentielles sur les fondements de la culture juive."

De sorte que, tout naturellement, après une présentation historique débutant au Moyen-Âge - dans l'un comme dans l'autre musée, des pierres tombales portant des inscriptions en hébreu - on en vient à la vie juive à travers son cycle (naissance, circoncision, *bar mitzva*, mariage) et les grandes fêtes commémorant dans la joie une renaissance nationale : *Pourim* et *Hanouca*. Ces circonstances sont illustrées d'objets, de costumes, de gravures anciennes.

La vie juive ne se conçoit pas sans les livres, et à Athènes comme à Paris, d'anciens et fort beaux sont exposés, beaucoup plus nombreux et remarquables à Paris bien entendu. L'échelle n'est pas la même !

L'arrivée dans le monde contemporain, au musée parisien, porte une attention particulière à l'émancipation des juifs dont la Révolution a

marqué le début de l'intégration. Sont exposées nombre d'œuvres à thème juif, puis ultérieurement un ensemble pictural d'artistes juifs de l'École de Paris : Soutine, Marcoussis, Pascin, Kisling, Modigliani etc.

La Choah est traitée différemment dans les deux musées : à Athènes, directement dans une grande vitrine³, et à Paris de manière plus allusive supposant une pré-connaissance des faits par le visiteur, mais avec nombre de photos édifiantes sur le Paris de l'occupation allemande.

Comme le bâtiment parisien était en 1939 un immeuble de rapport vétuste et délabré, y habitaient de nombreux locataires, particuliers ou petits artisans et commerçants, majoritairement juifs : on est au cœur du Marais, à deux pas de la rue des Rosiers... Et le parti pris par les réalisateurs de cette section est fort intéressant : ils ont tapissé une courette qui traverse le bâtiment sur toute sa hauteur de plaques portant les noms des locataires en 1939. Dans la pièce à large baie vitrée d'où l'on observe ces noms, sont présentées, fortement agrandies, les fiches d'état-civil de quelques uns de ces locataires dont on comprend qu'ils ont été déportés sans retour. L'effet, allusif, est saisissant.

Le musée d'Athènes est organisé dans un bâtiment du XIXème siècle, de belle façade, intégralement reconstruit en plans successifs spiralés, l'éclairage zénithal très bien conçu laissant partout pénétrer la lumière autour d'un puits central.

Celui de Paris est installé dans le superbe et vaste Hôtel de Saint-Aignan, bâtiment du XVIIème siècle remis à neuf et aménagé avec beaucoup de goût : l'harmonie du bâtiment lui-même aux grandes façades à la française et l'escalier monumental frappent dès le premier abord. A l'intérieur, les accords chromatiques entre pierre et bois des meubles de présentation sont d'un extrême raffinement.

Tout le parcours est marqué par une volonté de ne rien imposer au visiteur, mais de le laisser se motiver lui-même pour rechercher les explications - qui existent - sur telle ou telle pièce présentée. En ce sens, c'est un musée élitiste, dans le bon sens du terme.

Bien entendu chacun des musées propose un espace de lecture, d'écoute et de recherches, de vie en somme : la muséographie moderne ne se contente plus d'exposer des objets mais se donne pour mission d'animer les lieux, de permettre la recherche, l'approfondissement. Et les techniques les plus modernes sont mises en œuvre pour cela. A Paris, la bibliothèque déjà substantielle s'accroît sans cesse par une politique d'acquisitions systématiques et de recueil de dons. Un auditorium remarquablement aménagé en sous-sol complète et facilite cette mission d'animation que se sont fixée les responsables.

Inutile d'en exprimer plus : vous êtes obligés de les visiter pour vous former votre opinion personnelle...et vous ne le regretterez pas ! □

¹ Et le 25 janvier 1999 vient d'être inauguré le bâtiment seul - les collections ne sont pas prêtes - du Musée Juif de Berlin. Dans ce domaine aussi il aura fallu plus d'un demi-siècle pour que "les choses se disent, se fassent"...

² Mais tandis que le musée d'Athènes ne fonctionne que sur fonds privés difficiles à réunir (grâce aux "Amis du Musée"), celui de Paris bénéficie d'un budget annuel municipal et national à parts égales.

³ Exposant la proportion effarante de morts, avec leur répartition par province et ville.

Musée Juif de Grèce, responsable Zanet Battinou
39 rue Nikis
GR 105 58 Athènes
Tél 301 32 25 582

Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme, responsable Laurence Sigal
71 rue du Temple
75003 Paris
Tél 01 53 01 86 53
E-mail :
info@mahj.org

Itinéraires exemplaires

Nous avons publié à cette place et en page 10 dans le précédent n° un poème de Haim Hazan que nous avons présenté comme inédit. Nous avons été mal informés, et toutes nos excuses vont à nos collègues de "Aki Yerushalayim" qui l'avaient déjà publié.

NDLR

Sous cette rubrique nous continuons à publier des réflexions, des souvenirs, des itinéraires, des points de vue qui, pour être personnels et signés, n'en présentent pas moins un intérêt général, et en deviennent **exemplaires** de notre civilisation judéo-espagnole, du vécu de bien d'entre nous.

Aide des pouvoirs publics espagnols au sauvetage de Sépharades vivant en France en 1943.

A la suite de nos articles parus sous cette même rubrique dans les numéros précédents, nous avons reçu des témoignages complémentaires, contrastés, de divers lecteurs.

Prenons l'exemple de Marseille, dont il est question en page 12, première colonne, de notre n° 28.

Claude Andrée Saporta apporte une vision un peu moins optimiste de la situation de sa propre famille et elle nous autorise à faire état de son témoignage.

On vous a parlé du consul d'Espagne à Marseille. Je vais vous en parler aussi.

Lorsque mon père a été arrêté dans la grande rafle de Marseille de janvier 1943 (c'était presque par hasard) ma mère s'est précipitée au consulat d'Espagne pour demander au consul d'intervenir.

En effet, mes parents étaient sujets espagnols, mariés en 1934 au consulat d'Espagne à Paris. Ils ont toujours possédé un passeport, la *cedula personal* (carte d'identité) et ont toujours voté en Catalogne. Ils ne sont devenus Français qu'en 1985 parce que mon père, déporté à Auschwitz et Mauthausen ne pouvait obtenir "en tant que citoyen d'un pays neutre..." sa reconnaissance d'ancien combattant, déporté politique résistant.

Moi même ai été enregistrée au moment de ma naissance au consulat d'Espagne et conjointement mon père a demandé pour moi la nationalité française. Je possédais donc en 1935, et je possède toujours d'ailleurs, la double nationalité.

Bref, ma mère a été reçue par le consul Araña.¹ Non seulement il a refusé d'intervenir disant à ma mère *que se marcha, ella* mais menaçant d'appeler la Milice pour la faire arrêter. Il faut dire que mon père, en plus d'être juif et franc-maçon, possédait aussi, par sympathie, une carte du Parti Républicain Espagnol.

A la suite de ce refus, a commencé pour ma mère, mon frère et moi une longue odyssée. Lorsque les sujets espagnols ont été convoqués pour retourner en Espagne, nous étions à Paris et avons fait des pieds et des mains pour ne pas partir en Espagne. En effet, ma mère voulait retourner à Marseille car elle était persuadée que mon père rentrerait et nous chercherait là où il nous avait laissés.

Après la guerre, le consul à Marseille était toujours en place et son équipe avec lui. Il y a eu une rencontre houleuse entre mon père à son retour, et lui. Pendant des années, c'est moi qui me suis occupée des passeports et du renouvellement des cartes d'identité et électorale pour

mes parents qui ne voulaient plus mettre les pieds au consulat. J'y allais avec mon plus pur castillan... et mon mépris.

Mon père n'a remis les pieds en Espagne que bien longtemps après la mort de Franco, tandis que son frère aîné y était retourné dès 1940 : il fit partie d'une délégation qui est allée remercier le gouvernement espagnol de "l'aide" apportée aux Juifs espagnols pendant la guerre. Malheureusement, tous les consuls ne s'appelaient pas Rolland...

A titre d'information complémentaire à ce texte, Claude-Andrée Saporta ajoute que - et cela n'est pas insignifiant...-

son père, né en 1906 était ingénieur et travaillait dans l'usine d'aviation Air Service-Air Production de Marignane. Il fut pris dans le dernier immeuble raflé ce jour-là, un peu par hasard, et déporté comme résistant-politique. Les deux policiers français qui l'emmenèrent dirent à son épouse : "Vous, restez avec vos petits". C'est le réseau de Résistance qui les fit immédiatement déménager.

Un autre témoignage émanant de Charlotte Saporta², épouse Asséo, de Nice, nous est aussi parvenu, nuancé.

... jusqu'en janvier 1944, en tant qu'Espagnols nous n'avons été nullement inquiétés. Nous avons alors appris que se formerait un dernier convoi pour l'Espagne et que les Espagnols vivant sur la Côte d'Azur devraient s'y inscrire afin de partir, faute de quoi ils seraient considérés comme apatrides, et donc arrêtés par la *Gestapo*. Mon père fit le nécessaire, et après maintes péripéties nous nous sommes retrouvés en février 1944 à Perpignan, à l'hôtel de la Loge, à vingt familles espagnoles, dont un couple, les Dinar, avaient été relâchés de Drancy, Daniel Gattegno et sa femme non juive, les Hassid, [...] je n'avais que 12 ans 1/2 à l'époque et ne me souviens pas de tous les noms.

Nous fûmes arrêtés par la *Gestapo* en mars ou avril et envoyés à la forteresse de Perpignan, mais sur l'intervention du consul d'Espagne, nous fûmes relâchés sous 48 heures. Bien sûr qu'en fouillant nos bagages, les Allemands avaient fait main basse sur toutes les valeurs qu'ils avaient trouvées !

Par mesure de sécurité, les familles se sont alors dispersées par la ville, les hommes se retrouvant pour se tenir au courant. En mai mon père fut convoqué pour apprendre que, de Berlin, le visa pour l'Espagne arriverait incessamment... par chance ce ne fut jamais le cas et Perpignan fut enfin libérée...

¹ L'orthographe du nom n'est pas garantie, je n'ai pas de document sous les yeux l'attestant. C.A.S.

² Sans lien de parenté avec la précédente.

Musique

Jana Lewitová & Rudolf Měrinsky

SEPHARDIC SONGS ¹

D'où vient le léger malaise qu'on éprouve à l'écoute de ce disque qui nous vient d'un lieu imprévu : Prague,² et rempli de qualités par ailleurs ?

A l'analyse, les points forts sont nombreux et remarquables :

Écoutons les quatre premières plages par exemple. Il apparaît déjà que la voix est de soprano légère, un peu haut placée pour ce répertoire, d'une grande pureté, et que l'accompagnement est de qualité, bien équilibré. L'enregistrement de la berceuse n° 2 *A la nana a la buba* est réalisé dans une chambre d'écho, la voix porte, encore mieux mise en valeur dans la plage suivante : *Aire de mujer. Adio Querida*, la plage n° 4 est un test : comme elle est chantée par pratiquement toutes les interprètes, les points de comparaison ne manquent pas ! Celle-ci est une bonne interprétation, la voix est très juste, l'accompagnement équilibré, de qualité, la viole de gambe entre autres est très agréable et bien venue.

À notre grande surprise, la prononciation de la langue judéo-espagnole par une femme non native, en pays non latin, est très convenable !

Plus loin *El rey que muncho madruga* et *Partos trocados* nous étaient complètement inconnues, qui racontent chacune une petite histoire complète et plutôt dramatique.

Dans la n° 10 : *Ven querida*, histoire triste, l'interprétation est formellement belle, mais on n'a pas l'impression que l'interprète entre dans la peau du personnage, un homme d'ailleurs.

Paxaro d'hermozura (n° 15) nous a plu, un classique très court dans un environnement musical entraînant laissant large place à l'accompagnement.

La n° 21 *Esta montaña d'enfrente* est une des meilleures, l'accord est parfait entre la voix et la viole de gambe.

Que manque-t-il alors à cet enregistrement pour constituer un modèle, une vraie réussite ? Simplement de nous émouvoir.

Jana Lewitowa est une bonne chanteuse classique, pas du tout folklorique, restant à l'extérieur de ses personnages, comme si elle nous interprétait un chant de la Renaissance, une mélodie de Fauré ou de Chausson, et paradoxalement une perfection formelle souvent atteinte dessert la spontanéité, la crédibilité même de l'interprétation. Dommage !

Le livret cite les textes en trois langues³ : l'original judéo-espagnol, le tchèque et l'anglais, mais n'indique malheureusement pas les noms des accompagnateurs pour chaque morceau, ni la durée des plages □



Jean Carasso

¹ 1993 Arta Records à Prague, sans adresse.

² Ce disque ne serait évidemment jamais venu tout seul jusqu'à nous, même à pieds et en tant d'années, sans la pensée fidèlement amicale de nos lecteurs Nika et Andrzej Krzczunowicz ! Merci.

³ Nous en avons respecté l'orthographe.

VOYAGE SUR LES SITES JUIFS D'ITALIE DU NORD POUR QUELQUES LECTEURS DE LA LETTRE SÉPHARADE

Tout comme nous avons exploré nombre d'intéressants sites juifs en Espagne du Nord à l'automne 1997, au Portugal en 1998, nous proposons aux lecteurs qui seraient intéressés un voyage semblable en Italie du Nord.

En effet, l'Italie est un pays qui s'étend sur plus de 1600km de Trieste à la Sicile, et il n'est pas réaliste de parcourir "les sites juifs d'Italie" en six ou huit jours. Nous avons décidé, après avoir pris conseil, de scinder cette exploration en deux, voire trois segments.

Le premier nous mènera de Trieste / Gorizia / Venise au nord-est, à Pise / Livourne au sud-ouest de la région délimitée.

Le second pourrait comprendre Rome, Naples, Sicile - voir l'article pages 12-13 dans ce même numéro - et ultérieurement il serait bon d'envisager Piémont-Savoie-Ligurie.

Chacun sait l'importance de Trieste, carrefour des cultures germanique et latine durant des siècles, lieu de naissance de nombre de romanciers juifs italiens, et il n'est guère utile d'insister sur le rayonnement de Pise-Livourne dans tout le monde sépharade, et au delà, juif méditerranéen ! (voir l'article de Lionel Lévy à ce sujet en pages 4-5).

Ferrare, Bologne, ont aussi été des sites mémorables et restent fort intéressants.

Ce voyage, pour lequel nous nous sommes assurés de l'accompagnement d'une spécialiste incontestée des traces juives en Italie, architecturales comme culturelles, Annie Sacerdoti - laquelle a publié de superbes petits guides sur ces itinéraires - pourrait avoir lieu dans les premiers jours d'octobre et durer environ une bonne semaine.

Faites seulement connaître pour l'instant votre désir de participation, sans aucun engagement ferme de part ni d'autre car un tel voyage suppose un nombre de participants.

Le départ en avion s'effectuerait de Paris ou Genève directement vers Venise, et le retour depuis l'aéroport de Pise.

La Rédaction

Muestra lingua

Nous avons commencé, il y a quelques années maintenant et sur la demande de lecteurs, la publication dans chaque livraison d'un court texte en judéo-espagnol d'**Isacco Hazan** qui, lu à haute voix par des personnes n'ayant pas de pratique peut contribuer à les initier de façon plaisante. L'auteur s'est efforcé de restituer le plus fidèlement possible le climat dans lequel évoluaient les communautés juives de l'Empire ottoman.

Nous ne publions pas de traduction intégrale mais quelques notes éclairantes. La graphie adoptée est celle de Vidas Largas. Nous suggérons aux débutants de lire lentement et en scandant, profitant des marques d'accentuation qui ne figurent communément pas.

La Rédaction

Dans le cas particulier de ce numéro, nous sommes conduits à remplacer le texte d'Enricco Hazan par une histoire de Djoha qui, nous l'espérons, vous amusera aussi. Nous la tirons d'un livre qui sera commenté dans la prochaine édition : "Ladino Reveries, Tales of the Sephardic Experience in America" signé de Hank Halio (page 81). Nous respectons l'orthographe de l'auteur.

Djoha - Ambretitis

Un dia, Djoha paso por la eskola de medisina. Dos estudiantes salieron de la eskola para ir a komer. Estos dos estudiantes lo vieron a Djoha kaminando serka de eyos, y vieron ke no esta podiendo kaminar bueno. La konversasion fue ansina :

Memet : Saves ke hazinura tendra este ombre ?

Selim : Si. Este ombre tiene artritis.

Memet : No puede ser; tiene rumatititis.

De uno al otro disheron : "arthritis" "rumatititis"

Memet : Mira, si tiene artritis, yo pago por la komida, si tiene rumatititis, tu pagas por la komida.

Selim : De akuedro

Los dos se aserkaron a Djoha y le demandaron : "Senyor, mos puedes azer el favor de darmos una repuesta ?" "Digame" les responde Djoha. Le demanda el uno : "Mozotros somos estudiantes de medesina, y keremos saver la hazinura ke tienes; es vedrad ke tienes artritis o rumatititis ?"

Djoha : Si vos vash a komer kumbidame a mi, y despues de komer vos digo lo ke tengo.

Los dos lo yevaron kon eyos, le dieron a komer y a beber; y esperaron la repuesta.

Selim : Es vedrad ke tienes artritis ?

Djoha : No senyor.

Memet : Vez ? No te lo dishe ? El tiene rumatititis.

Djoha : No es vedrad. Los dos estash yerrados. Estava muerto por komer. Agora ke tengo la tripa yena, no tengo ninguna maldad. Yo tenia ambretitis.

(sur la phonique de ARTRITIS et RUMATITIS, Djoha vient de forger un néologisme sur le mot AMBRE, faim...inépuisable Djoha!)

EL KANTONIKO DE CHOCHANA

Jurnaliko amigo

Dime la verdad : estas suportando este tyempo de friyo i nyeves ? Yo, no ! Sovre todo ke vengo de pasar un mez en Israel. Aya el sol es tanto djenerozo ke la djente no saven kualo azer para afreskarsen. No te vo kontar la ermozura del payiz. Otros lo saven dizir mijor de mi.

No era un viaje de turismo : yo no puedo avlar ke de la are sivida ke me izo la famiya. Todos, grandes y tchikos me amostraron una kerensya ke no puedo ulvidar, soltando mi kunyada tan korajoza i su marido.

Malgrado sus dolores i sufryensas topa remedio de riyir i ayudar el ke tyene un problema. Tuve el mazal de asistir a la bar-mitzvah del nyeto de mi ermana. Figurete ke nasyo kon dos ermanikas. Los yaman chlechia ("triplets"). Te imaginas si la alegriya era grande ! Era todo kantar, komer i baylar. Si me viyas, no me iyas a konoser. Ya bayli a la evropea, a la turka, a la israelyana. Lo mijor era kuando bayli a la araba (no te ulvides ke yo so nasida de Alexandria !). Malgrado todos mis esforzos, no me topi un haver. Ni uno pudo tomar el lugar del ombre de mi vida. Me parese ke entyendes ke es una burla...

Jurnaliko haver, antes de decharte te vo kontar una konsejika, yo la topi muy savroza.

Es un buen judyo del Sentier, ke grasyas a su kapat-chitad se izo riko. Nada le mankava : vestidos de luso, djoyas, auto, kaza grande, syervos.

Desido de ir "à la chasse" para azer komo la djente alta. Se merko un perro para akompanyarlo. Al primer golpo del tofek, d'espanto el perro se fuyo. Entonses le konsejaron de ambezarlo al ruido. Lo mityo en una sala ande kada notche se dava una fyesta : bar-mitvah, kazamyento, soltante henne. El ruido no mankava !

Despues de un mez, pensando ke era bastante, lo tomo otra vez al perro "à la chasse".

Al primer golpo del tofek el perro se metyo a baylar i a azer "you-you-you-you-you" al modo de los "pieds-noirs"... □

Chochana Lucie Mazaltove

La chute est d'autant plus humoristique et savoureuse que Chochana nous rappelle sa propre origine du Machrek !

NDLR

Gastronomie

Betty Saül

LA TRANSMISSION D'UNE RECETTE ENTRE DEUX GÉNÉRATIONS

Lorsque mes frères et moi étions adolescents, nos amis venaient à la maison et aussitôt ma mère se mettait en quatre pour déballer toutes sortes de bonnes choses, *borekitas*, *kadaïf*, *fritadikas*, enfin toutes ces spécialités qui constituent le régal du palais.

L'une de mes amies, "M", également d'origine turque venait souvent à la maison et ma mère l'invitait chaque fois à rester avec nous car elle savait que "M" adorait toutes ces petites choses délicieuses, car sa propre mère ne voulait pas prendre le temps de laver trop de vaisselle par la suite, sachant que sa fille venant chez nous reviendrait au bercail les mains pleines de petits paquets...

Alors s'engageait un dialogue de fous et de sourds entre ma mère et "M" :

M : Rachel, elles sont délicieuses tes *borekitas*, comment fais-tu ?

R : *Es muy facil, metes un poko de arina blanca* en un récipient.

M : C'est quoi *un poko*, ça fait quelle quantité ?

R : *No se, mira kon los ojos* !

M : Et après ?

R : *Aspera hanoum... despues metes un poko de azeite, un poko de sal, dos huevos freskos, i te mojas las manos un poko, mesklas lo todo asta ke se aze una pasta i dechas reposar un poko de tyempo.*

M : Rachel, je ne comprends rien, tu me dit pour tout *un poko*, donne moi des précisions sur les mesures, les quantités, les poids, les temps... Et les œufs, tout ensemble ou séparés les blancs des jaunes ? s'il te plaît sois un peu plus précise !

R : *Ya te dishe todo, no ay nada de compliqué, ahora te vo dar a entender komo se aze el gomo.*

M : C'est quoi *el gomo*, Rachel ?

R : *El gomo* c'est la farce, *lo ke se mete adyentro.*

M : *Adyentro*, mais où ?

R : *Te vo dizir todo, aspera hanoum, decha me tomar mi soluk... Despues ensyendes el orno a fuego no muy fuerte.*

M : Mais à quel numéro de mon thermostat ?

R : !!! *miras kon las manos ke no sea muy kayente, metes el gomo adyentro de la pasta, ma antes debes lavorar un poko de tyempo la pasta kon las manos, asta ke se aze livyana.*

M : Mais Rachel, tu ne m'as pas dit comment tu fais *el gomo*.

(Ma mère, éludant la question, continue d'expliquer.)

R : *Metes todo al orno i dechas asta ke se aze sin kemarlas.*

M : Combien de temps ? Rachel, tu peux recommencer à m'expliquer depuis le début, je n'ai rien compris à ta recette, je n'y arriverai jamais avec tes *un poko* pour tout.

R : *Tomas un poko de arina...*

Pendant ce temps là, un magnétophone préparé à l'avance sous la table enregistrerait cette conversation de *lokos*, mon frère et moi étions morts de rire, car en plus, on attisait tout le monde en douce, ma mère pour qu'elle donne une recette cohérente et "M" pour qu'elle en apprenne un peu plus.

Obstinées toutes les deux, ma mère est restée dans sa recette plus que floue; maligne et consciente de ce jeu mais ne se sachant pas enregistrée elle a recommencé à plusieurs reprises et toujours avec bonne humeur, mais avec autant d'imprécision que la première fois.

Quant à "M", sachant, elle, que c'était enregistré, elle n'a pas lésiné sur le temps pour en savoir un peu plus à chaque fois. On riait beaucoup, tous, comme des *lokos*, mais Rachel n'a pas donné plus de détails, préservant jalousement ses connaissances culinaires.

(Quelques instants plus tard :)

R : *Ija de la madre, hanum (c'est moi) traeme las borekitas ke estan en el orno, las ke ize oy, le vo dar a gostar a "M" i tambyen le vo dar algunas para su kaza, se va tchupar los dedos.*

M : Elles sont délicieuses tes *borekitas*, Rachel, comment les as-tu faites ?

R : *Tomas un poko de arina...*

Malheureusement cet enregistrement n'existe plus car mon frère a jeté les bandes à la poubelle, se trompant de paquet lors d'un grand rangement. *Ke pekado* pour cette recette miracle que j'aurais aimé moi aussi écouter et réécouter de temps en temps !

Aujourd'hui ma mère n'est plus là, et je n'oublierai jamais ces moments merveilleux qu'elle a su nous donner tout au long de sa vie, mélangeant toujours son français impeccable et le judéo-espagnol auquel elle a donné sa préférence dans les trois derniers mois de sa vie.

Aujourd'hui, moi qui me moquais gentiment de ma mère, car à moi aussi elle me donnait des recettes farfelues qui j'ai transcrites dans un petit cahier d'écolier, textuellement comme elle me les expliquait, le petit cahier en question, je ne l'ouvre jamais, et je mets... *un poko de azeite, un poko de arina, un poko de sal, el orno no muy fuerte* etc. etc.

Et c'est pour moi un souvenir lié à ma chère maman qui restera toujours dans mes pensées. □

Betty Saül

COMMUNIQUÉS

Association des Amis de la Lettre Sépharade
Aqui estamos

Le Dimanche 28 mars 1999 à 15 heures

Salle Rachi, 39 rue Broca 75005 Paris (métro Censier ou Gobelins)

Aqui cantamos

Concert judéo-espagnol

Mélodies d'amour et de nostalgie, de l'Âge d'Or espagnol à l'Empire ottoman.

Marlène Samoun chante, accompagnée de ses musiciens.

Sylvie Cohen, piano, en duo

avec **François Cotinaud**, saxophones et clarinette.

Participation aux frais, conditions préférentielles pour les adhérents.

Réservation possible, nombre de places limité.

Par ailleurs, retenez-déjà votre soirée du 24 juin pour la seconde fête de Djoha !

Ensemble pour la vie de la culture judéo-espagnole, Aqui estamos.

AALS - 183 Bld Voltaire - 75011 Paris

RECHERCHE FAMILIALE

Dans le cadre d'un travail universitaire, nous voudrions savoir si le frère du linguiste

Emile Benveniste :

Hillel/Henri Benveniste,
né à Jaffa le 21 février 1901

de Marie Malkenson et Mathatias Benveniste,
déporté non revenu depuis Drancy par le convoi n° 35 du 21 septembre 1942 avait une famille : épouse, enfants ? et le sort de ces éventuels derniers.

D'après le Mémorial de Serge Klarsfeld, Henri est le seul Benveniste du convoi n° 35.

Merci vivement de nous communiquer toute information sur ce sujet.

COURS DE LITTÉRATURE JUDÉO-ESPAGNOLE DE MARIE-CHRISTINE VAROL

Nous rappelons à nos lecteurs parisiens qu'un **mercredi sur deux de 15h15 à 17h.**

à l'Université Juive Européenne,
52 rue des Vignes, 75016 Paris

(Tél. du secrétariat : 01 42 24 82 05)

Marie-Christine Varol dispense en français, un **cours de littérature survolant tous les genres** (roman, presse, poésie etc.) depuis l'Espagne médiévale jusqu'au monde balkanique contemporain.

Renseignez-vous, inscrivez-vous !

11^{ÈME} CONFÉRENCE BRITANNIQUE SUR LES ÉTUDES JUDÉO-ESPAGNOLES: 27 - 29 JUIN 1999

Veillez noter dès maintenant que vous pourrez bientôt vous inscrire pour assister à cette intéressante manifestation bien connue, déjà dans sa 11^{ème} édition.

Ecrivez et renseignez-vous auprès du
Queen Mary and Westfield College
University of London,
Mile end Road - London E1 4NS
à l'attention de Hilary Pomeroy

Fax : 44 181 980 54 00
ou 44 171 794 07 65

Le présent numéro, tiré à 3500 exemplaires, a été saisi et composé par Jean Carasso qui en a assuré la mise en pages avec l'aide

de Sabine Locoge, sur une maquette de Paul Bertrand.

Le fichier de la "Lettre Sépharade" est inscrit sous le n° 608403 à la Commission Nationale de l'Informatique et des Libertés (CNIL).

La Lettre
Sépharade

L'un de vos amis serait peut-être heureux de connaître cette Lettre Sépharade trimestrielle

Communiquez seulement son nom et son adresse à l'éditeur responsable :

Jean Carasso

F - 84220 - Gordes

Merci.